

Avant-scène
Le corps
en question

2

Radioscopie
Quête spirituelle
sous emprise

6

Focus
Quel chemin
pour le
christianisme ?

22

L'aventure
chrétienne
• L'histoire
du Jardin
d'Eden (suite)

44

SOMMAIRE

N°217
39^{ème} année
BIMESTRIEL
Juillet
Août 2024

Golias-France • BP 3045
69605 Villeurbanne Cedex
Tél. 04 78 03 87 47
Fax 04 78 84 42 03
www.golias-editions.fr
e-mail : redaction.golias@orange.fr

Directeur de la rédaction : Christian Terras
Directeur de la publication : Luc Terras
Secrétariat de rédaction & Maquette :
Vincent Farnier, Alexandre Ballario
Comité de rédaction :
Eva Lacoste, Ginol Hoel, Paul Ariès, Pascal Janin,
Jean Molard, Olivier Vilain, Michel Théron

Correspondants :
Sandro Magister (Italie),
Peter Hertel (Allemagne)
Traductions
Johannès Blum (allemand), Carmine Casarin (italien),
Jean van der Hoeden (néerlandais)
Conception graphique
Christine Cizeron
Informatique : Alain Bourdeau
Documentation : Colette Gauthier
Crédit Photos : Golias / Tous droits réservés
sauf mention contraire sous la photo
Illustration de la Une : Contributor avatar
godongphoto © 123RF.com
Publik Forum (Allemagne) ;
National Catholic Reporter (USA),
Kirche Intern (Autriche), Adista (Italie).

Édité par GOLIAS, SARL au capital de 50 155,73 euros
Actionnaires principaux : Christian Terras, Luc Terras
Impression : Imprimerie de Champagne (52)
Langres - Informations relatives aux caractéristiques
environnementales de la publication, conformément à l'article
2 de l'arrêté du 28 décembre 2016 pris en application de
l'article D.543-212-3 du Code de l'environnement : Origine du
papier : Autriche – taux de fibres recyclées : 0 – Certification
des fibres utilisées : non certifié PEFC. Commission paritaire
n° 1224 I 82608 ISSN : 1247-3669 Dépôt légal à date de
parution Bimestriel 10.50 euros Abonnement 1 AN : 63 euros
(6n°/an)

Le corps comme objet de satisfaction et de pulsion

Isabelle Lebourgeois

Avant-scène

Religieuse depuis une quarantaine d'années, j'ai vu passer un peu d'eau sous les ponts. Il ne vous a pas échappé que nous sommes une religion incarnée. La seule jusque-là à ma connaissance. Et le christianisme, pourtant, fait mauvaise réputation au corps. Il est difficile de ne pas commencer en ayant une grosse pensée pour tout ce que l'Église révèle, ces derniers temps, de la façon qu'elle a de traiter les corps, de les mal-traiter. Je suis très en colère. Une colère que j'espère éclairée. Je crois important que nous nous interrogiions sur ce qui se passe. On a mis au jour ces derniers temps, avec une infinie douleur, que l'Église a mal fait avec les corps, autrement dit avec les personnes. Parce qu'un corps, c'est une personne. Elle les a traités comme des objets, comme lieux possibles de la satisfaction de certains. Pire elle a fait du mal à tous les corps : qu'ils soient le corps de chacun mais aussi celui de l'Église parce qu'elle a commis des crimes contre l'humain.



serezniy © 123RF.com

Jean-Paul Vesco, archevêque d'Alger, parlait de « flagrant délit d'inhumanité ». Comment comprendre ces scandales liés à la maltraitance du corps dans notre Église ? Mal-traitance au sens littéral du mot. Traiter le corps comme un objet de satisfaction, de pulsions, d'envie, de pouvoir et non comme le territoire sacré de l'autre et de nous-mêmes. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Je crois que cette situation est liée à une certaine vision anthropologique. Le corps a été si longtemps traité comme objet de péché, de scandale, de plaisir, de convoitise, de commerce, de fantasme... Quand je dis commerce, je parle aussi de ce qui se passe dans l'Église aujourd'hui : tout le monde a entendu parler des jeunes sœurs africaines abusées qui sont allées trouver des évêques pour dénoncer ces abus. Ceux-ci leur ont proposé une somme d'argent pour qu'elles se taisent. Elles ont accepté pour pouvoir continuer à financer leurs études...

Le corps est évidemment celui des enfants mais c'est aussi beaucoup le corps de la femme. Impure, la femme, c'est ce qu'on dit souvent. Proche du sang, trop proche du sang. On le voit de manière subtile dans la façon de traiter les petites filles dans la liturgie : elles sont habillées en rose, elles vont accueillir les gens. Mais pas question de monter à l'autel et de faire comme les petits garçons. Qu'est-ce que cela dit de la représentation du corps que l'on a ? Qu'a-t-elle la petite fille pour être à ce point dangereuse pour monter à l'autel ? Seule la Vierge Marie est pure ! Seul son corps est pur ! Modèle pour les femmes, elles n'ont pas beaucoup de repli possible : pures comme la vierge ou bien... autre chose... Donc un corps si longtemps traité comme objet de péché ou un corps de vierge.

J'enseigne dans l'un ou l'autre séminaire et je me rends compte du déni du pulsionnel.

Qu'est-ce que le pulsionnel ? C'est ce qu'on ne peut pas contrôler : la pulsion sexuelle, de manger, de boire. Il y a comme un déni du pulsionnel et de ses ravages. Comme si la piété, la prière, allaient résoudre les affaires. Or le pulsionnel s'éduque. Cela prend du temps mais on l'éduque. On ne peut pas vivre sous la coupe du pulsionnel qui nous arrache à notre humanité et par là-même à celle de l'autre. A ce corps, si longtemps traité comme objet de péché, à ce déni du pulsionnel, il faut ajouter une obsession pour la morale. Évidemment il ne faut pas généraliser, mais il y a trop de confessionnaux dans lesquels des questions très indiscretes sont posées aux hommes et aux femmes, telles que : « *Comment cela se passe dans votre chambre à coucher ?* » Que signifie cette obsession moralisatrice de l'Église ? Elle s'est si longtemps appelée « *experte en humanité* » ! Elle avait - et a par un certain côté - un magnifique discours sur l'humain ! Mais elle ne l'applique pas trop.

Pourquoi avons-nous tant de mal à incarner l'incarnation ?

Qu'est-ce qu'un corps ? Vous me voyez parce que j'ai un corps. Si je n'en avais pas, vous ne me verriez pas. Cela paraît tellement évident. Mais ce corps, c'est moi avec tout ce que je suis à l'intérieur, toute mon histoire, ma sensibilité, ma personnalité. C'est de la chair bien délimitée et cette chair, de façon métaphorique, désigne notre fragilité, notre vulnérabilité : je peux faire à tout moment un malaise et mourir. Nous sommes des êtres vulnérables. Cette fragilité que donne la chair - et qui est commune à chacun d'entre nous - devrait nous mettre en garde les uns par rapport aux autres. Mais nous ne tenons pas toujours compte de ce que cette fragilité raconte de nous et de l'autre. Le corps parle, il va dire des choses. Il est sensible : comment vais-je me laisser toucher par un regard, des larmes ou un sourire ?

Dieu s'est fait chair. C'est incroyable quand même. Jésus lui-même a pleuré, il a partagé des repas, il a sûrement ri, été triste et joyeux. Il a partagé les émotions des gens avec qui il était. Avons-nous bien cela en tête ? Dieu s'est fait chair. Comme nous. Et on a même crucifié Jésus : on a réduit son corps à rien. Pourquoi avons-nous tant de mal à incarner l'incarnation ? Pourquoi avons-nous tant de mal avec nos corps ? Vous connaissez tous cette phrase de Saint Paul : « *Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous ?* » Non seulement notre chair fragile devrait pouvoir nous mettre en communion fraternelle mais en plus le Saint-Esprit a fait en nous son temple. Qu'est-ce qui fait qu'on en soit arrivé à cette terrible question de la maltraitance alors que nous avons un discours qui se voulait bon pour le corps ?

Je vais faire un pas de côté en vous parlant de la société. Dans la société, les gens font ce qu'ils veulent de leur corps. Vous avez le droit de vous marier autant de fois que vous le voulez. Vous avez une liberté sexuelle totale dans la mesure où vous avez le consentement d'un partenaire adulte. Vous pouvez être homos ou hétéros. La contraception ne pose aucun problème, l'avortement non plus dans la mesure où il entre dans le cadre de la législation. Comment se fait-il qu'il y ait un écart si grand entre une société qui se moque un peu de ce que vous faites de vos corps et l'Église qui contrôle quand même beaucoup de choses ? Comment s'y retrouver ? Où est le chemin de la vie ? Il y a quelques années, une petite fille de 11 ans a été violée et mise enceinte par son père. Elle risquait sa vie si elle mettait au monde cet enfant. Elle a avorté et a été excommuniée pour cette raison. Le père, non. Cherchez l'erreur ! Aujourd'hui, comme dans toutes les guerres, des Ukrainiennes ont subi des viols collectifs par des soldats russes. Certaines, enceintes, sont allées en Pologne pour pouvoir avorter. Des gens d'Église leur ont dit que c'est

interdit. On défend quoi là exactement ? Jusqu'où permet-on ou non que circule la vie et que soit reconnue l'offense faite au corps ?

« *Tout est permis mais tout n'est pas profitable* », dit encore Saint Paul. Il fait allusion à notre capacité à discerner, à faire le tri entre ce qui va être bon, moins bon, mauvais ou bénéfique. En Deutéronome 30, Dieu dit : « *Voilà, je mets devant toi aujourd'hui la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Choisis donc la vie.* » Il dit : « *Choisis donc la vie* » ; il ne dit pas : « *Tu dois absolument choisir la vie.* » Il donne son avis. Dieu est du côté de la vie mais c'est à toi, homme ou femme, de prendre la décision. Qu'est-ce qui va être source de vie ? Est-ce d'aller violer des petites filles ? Pas sûrs quand même ! Est-ce d'aller tromper sa femme ou son mari ? Pas sûr non plus ! Mais ce n'est pas du même ordre et ne confondons pas les choses. Qu'est-ce qui fait que des hommes maltraitent le corps d'enfants et de femmes ? Il existe, bien sûr, chez les femmes également un certain nombre de perversions mais vous seriez étonnés de la proportion : elle est de 95 % pour les hommes et 5 % chez les femmes. Je ne veux pas pour autant tirer à boulets rouge sur les hommes. Mais quand même que se passe-t-il ?

Comment se fait-il que les catholiques ne soient pas plus en colère ?

Je suis en colère. Mais pourquoi ne sommes-nous pas plus nombreux à être vraiment en colère ? Est-ce que cela n'aiderait pas tout le monde ? Le corps, ce n'est pas rien ! C'est chacun de nous dans notre vulnérabilité mais aussi dans notre grandeur, dans notre force, dans notre humanité. Je ne peux pas faire n'importe quoi avec ce corps. Dieu s'est fait chair pour nous, pour nous rappeler que nous sommes chair aussi. Chair mais aussi chers à son cœur. Cela vaut le coup de se battre pour la dignité de chacun d'entre nous. Alors, s'il vous plaît, pas de morale



haryfoto © 123RF.com

d'abord mais de la vie. Donnons-nous les uns aux autres des éléments pour discerner ce qui va nous aider à vivre, à ne pas faire n'importe quoi de nos corps. Nous avons une conscience. Personne n'a le droit de nous dire « Vous devez faire cela ». Quelqu'un peut nous dire : « il serait bon peut-être que vous le fassiez. » Cela n'est pas pareil.

Le discours officiel de l'Église n'est plus crédible. Elle ne peut plus tenir aujourd'hui un langage crédible sur la morale sexuelle. Qui va la croire ? Tous ces messieurs - et quelques femmes - qui fornicent dans les coins, dont on découvre les turpitudes au fil des semaines et des années, vont-ils continuer de nous enseigner quelque chose sur la morale sexuelle ? Non ! Mais nous tous, femmes, hommes, laïcs, prêtres ensemble. Oui. Que va-t-on dire ? Qu'on ne peut pas faire n'importe quoi avec des corps ! Qu'on ne peut pas les maltraiter ! Mais si un évêque, dont le nom a été cité dans les médias, m'en parle, non seulement je ne peux pas le croire mais cela ne m'intéresse pas qu'il m'en parle. Il y a un devoir d'exemplarité. On ne peut pas dire

aux couples que la fidélité est importante et être soi-même plusieurs soirs par semaine devant son ordinateur à regarder de la pornographie, comme le faisait ce prêtre venu m'en parler dans mon cabinet. On ne peut pas ! Comment fait-on avec la vérité qu'on se masque ou pas ? Comment fait-on avec le mensonge ? Nous sommes humains, nous sommes faillibles, bien sûr. Mais quand même qu'on ait un peu de conscience et qu'on se fasse aider si on plonge !

Qu'as-tu fait de ton frère ? Comment nous aidons-nous à nous poser les vraies questions, à avancer avec ces questions qui nous touchent au plus profond de nous-mêmes dans nos relations ? Comment se fait-il que, nous, religieuses, ne soyons pas plus en colère, que nous ne nous dressions pas ? Que faire, me direz-vous ? Je ne sais pas moi, qu'on défile, qu'on fasse une émission, qu'on en parle, qu'on fédère quelque chose ! Comment se fait-il que les catholiques ne soient pas plus en colère ? Nous trouvons cela normal ? Non. Mais nous disons que, bon, c'est l'humanité et que cela va passer. Eh bien, non, ça ne va pas se passer tout seul parce que je pense, personnellement, qu'aujourd'hui nous sommes arrivés à un point de non-retour. Ça passe ou ça casse. Et moi je n'ai pas envie que ça casse ! Le Dieu auquel je crois - aussi bas que l'on descende dans nos turpitudes, nos bassesses, nos douleurs, nos désespérances - est là et nous tient. Il est descendu au séjour des morts et il en est remonté vivant mais avec nous tous dans la main. On y croit ou non. Personnellement, j'ai la faiblesse d'y croire et je suis contente de l'avoir. Si nous mettons là notre foi et qu'ensemble nous nous levons - tous ensemble - en ayant suffisamment de colère pour dire « *ça suffit ! Faisons autrement ! Parlons-nous !* », je crois que quelque chose peut vraiment ressusciter ! **Extraits d'une conférence d'Isabelle le Bourgeois - Propos rapportés par l'équipe de rédaction du blog Dieu maintenant, en partenariat avec Golias**

Quête spirituelle sous emprise

Depuis des années, Nicolas Sajus, Docteur en psychologie et psychopathologie clinique, psychothérapeute, a accompagné puis accompli des missions expertales de personnes soumises à l'emprise de dérives sectaires et de sectes. Il s'agira au départ des premières déclarations d'abus sexuels au sein de l'Église catholique en France. Il fera des publications et des conférences à la demande d'associations placées sous l'égide de la MIVILUDES (Mission Interministérielle de Vigilance et de Lutte contre les Dérives Sectaires) comme le Centre Contre la Manipulation Mentale (CCMM), plus récemment, le Groupe d'études des mouvements de pensée en vue de la protection de l'Individu (GEMPII). Dans ses ouvrages en lien avec les dérives sectaires ; « La Marchandisation du bonheur » (2022), « Souffrance sans influence » (2023) aux éditions L'Harmattan, il décrit une société en rupture, fief de l'hédonisme, du consumérisme à outrance, où émergent les nouvelles thérapies dites alternatives ou New Age qui deviennent même un business. □



Les mutations sociétales démontrent un affaiblissement des structures telles que le couple, la famille. Les repères sociaux et moraux disparaissent peu à peu. Il n'y a plus de rituels de passage chez les jeunes qui se retrouvent livrés à eux-mêmes, sans cadre parfois. Face à toutes ces mutations le sujet est impacté : effondrement narcissique générant perte de l'estime de soi, questionnement identitaire, incapacité à poser un choix, inhibition de la conscience qui touche même le discernement de la personne. On interroge donc l'assertivité du sujet à ce type de pratiques.

L'Église catholique n'échappe pas à cela dans ses syncrétismes liés à la confusion psychospirituelle à l'instar des agapéthérapies et des outils utilisés qui participent à favoriser des démarches déviantes à l'origine d'états dépressifs, de tentatives de suicide, d'abus sexuels, d'états délirants voire de décès de personnes vulnérables et malades.

La quête de ces thérapies s'inscrit pleinement dans cette évolution de la société et répond même à une demande abondante !

Dans ces approches que Nicolas Sajus aime appeler « thérapies fast food » : PNL (Programmation Neuro Linguistique), ennéagramme (modèle de cartographie de la personnalité humaine), on propose, on dicte à la personne, on induit, ou on fait de fausses inductions. Le sujet peut être stigmatisé dans un chiffre correspondant au profil de personnalité (ennéagramme).

Tout ce déterminisme humain est dangereux. Même l'épistémologie n'est plus interrogée. À titre d'exemple, l'ennéagramme trouve ses sources chez Georges Gurdjieff, prophète de l'occultisme et de la démonologie. Cela ne pose aucun souci aux grands guérisseurs et coach de l'Église catholique de France,

qui se positionnent ainsi dans une « toute puissance » de la vérité. « Tant que ça fait du bien et que la personne apprend à mieux se connaître, il n'y a pas de soucis » rétorquent nombres d'accompagnants dans le milieu catholique, aussi bien prêtres que laïcs, qui magnifient le relativisme de la pensée et le déni, à l'image de l'institution à laquelle ils appartiennent.

L'ensemble des pratiques énumérées aliène souvent l'Homme en le rendant assujéti à l'accompagnateur. Il n'y a qu'à voir le nombre de coach apparu dans le milieu catholique qui se prévalent de leur taux de réussite. Ils ont des recettes de cuisine toute faites pour guérir « le pénitent » de ses blessures de l'enfance, où « la petite Thérèse » est mise à toutes les sauces.

Combien ont dû passer par des pseudo-exorcismes, ou la guérison de l'arbre généalogique, car ils portaient le péché de leurs ancêtres ?

C'est cet assujétissement qui génère la manipulation mentale.

Alors face à la souffrance humaine de telles attitudes qui relèvent de la perversité relationnelle sont loin d'autoriser la résilience de la personne. Cela interroge même sont envers c'est-à-dire la désilience. C'est ce que développe Nicolas Sajus dans son dernier ouvrage sorti le 15 février 2024 aux éditions L'Harmattan : *La Désilience*.

La désilience est un processus psychologique qui définit l'inaptitude d'un sujet à dépasser un traumatisme psychique, pire encore à s'effondrer ou développer des conduites relationnelles viciées.

L'auteur interpelle sur le fait de savoir si la résilience aurait vécu ? **Golias**

Dans une société occidentale du primat de la toute-puissance, la pulsion a trouvé une voie élective eu égard à un monde contemporain qui ne supporterait plus la limite pour la satisfaire.

Nous sommes rentrés dans une ère du « tout, tout de suite », de l'immédiateté où la frustration n'est plus régulée. Qu'il s'agisse de la sphère publique, des attitudes normatives, au travers de certains médias, la pornographie, les attitudes désinhibées, les violences ou même les comportements de certains patients de la postmodernité s'interrogerait l'aptitude même à admettre le processus de résilience comme efficient.

Tout ce qui nécessite de la patience, de la tempérance est perçu comme un frein en regard d'un désir immédiat qui doit être satisfait. Le sujet qui est devenu le miroir d'une société néolibérale narcissique, dans un mode du « faire », a l'accès à ses pulsions qui doit être simple et direct afin de remplir sa vacuité interne, sinon il se déprime.

La subjectivité, le fait de se donner le temps de l'élaboration, du recul, devient une limite à la soudaineté de la jouissance immédiate. Ce qui pourrait être le fruit de penser, de se penser, de rêver, de prendre le temps, de créer ne fait plus sens. Alors, un des relais devient internet avec des modalités actuelles où tout se trouve, tout se pense dans la célérité d'une information ad hoc. La production, même d'une créativité culturelle, artistique, musicale, demeure préoccupante à l'instar de la tristesse des existences stressantes dont tant de personnes souffrent. Aussi, attendre, créer, se nourrir de l'espérance, ou dépasser le désespoir sont des chemins pour assumer le chaos irrépressible des pulsions, des tourments en leur donnant un accès symbolique.

La sexualité dans sa beauté, l'acceptation des deuils, l'expérience créatrice ou spirituelle ont été des voies électives pour éviter que le sujet ne soit réduit à ses archaïsmes d'animalité par le biais de pulsions non refrénées allant jusqu'à l'inceste, les abus sexuels et le meurtre. C'est tout le travail de censure psychique qui autorise aussi une société qui est structurée, organisée. Ainsi, la résilience offre une autre voie que la répétition des actes vécus. Elle invente de nouveaux chemins dans une destinée qui pourrait être empreinte au non-déterminisme.

La résilience articule, dialectise le traumatisme avec le langage, l'accès au symbolique et la gestion des pulsions, des vulnérabilités. Elle n'est ni magique ni ésotérique, elle ne nie pas la réalité de la confrontation avec la mort réelle ou symbolique. Elle permet de surmonter le désespoir traversé à la croisée des chemins d'un monde actuel, où tous les comportements sont bouleversés.

À l'aune de la société que nous avons décrite, la résilience constitue un véritable tournant où elle est grandement menacée. En effet, on ne peut envisager la résilience individuelle sans la résilience collective eu égard à un monde de la post modernité empreint au chaos. Aussi, que ce soit le sujet, comme certaines politiques, des enjeux psychopathologiques émergent à l'instar de comportements malsains, pervers. Alors, se dessine la désilience.

Comme évoqué plus haut la question des sectes et des dérives sectaires y trouvent donc leur place puisque le sujet dans l'effondrement qu'il traverse peut se retrouver sur deux chemins différents : soit l'asservissement en tant qu'adepte ou encore dans la place de gourou. Là aussi le milieu catholique se prévaut du terme « résilience » qui rencontre aujourd'hui un succès considérable notamment en France.

Cependant elle semblerait se situer plus dans de la désilience collective via le déni massif des abus sexuels. Le rapport de la commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (CIASE) en est le reflet. Pire encore, malgré ce rapport il est à se demander ce qui a changé ?

Il existe en effet une incompréhension eu égard à l'inertie et des délais qui interpellent sur un éventuel manque de volonté de la conférence des évêques et un désir profond à vouloir faire changer les choses. « *Plusieurs patients ayant été victimes d'actes de pédophilie sont dans l'attente d'un entretien. Lors d'expertises de personnes abusées par des prêtres, l'évêque du diocèse concerné a refusé d'entendre les victimes. Que penser quand la cellule d'écoute dans un diocèse n'est qu'un prête nom, et personne ne répond quand la personne victime d'un bourreau appelle ?* » Ce sont autant d'exemples qui démontrent que le temps risque d'être long pour certaines victimes...

Il s'agit de changer le fonctionnement de l'Église, mais également des mentalités et des façons de vivre en Église. Cette inaction traduit tellement la disjonction institutionnelle, les non-dits, l'incapacité à gérer l'horreur et le maintien d'une situation où rien ne se parle, ne se reconnaît.

Résilience et désilience

Alors, comment un sujet peut-il se reconstruire versus la résilience quand la communauté à laquelle il appartient peut-être dans une telle posture ? L'incapacité des responsables à reconnaître les faits, sans réagir, demeurent une attitude malsaine, perverse dans un système qui participe à maintenir le mal être des personnes car elle en devient corrompue. Il en est de même des agapétherapies qui sont toujours très actives

en France où le sujet crée une désaffiliation à lui-même, à son esprit critique, pour dépendre d'un maître à penser dominant. En ce sens, l'ensemble de ces orientations avec la confusion psychospirituelle participent à créer une institution catholique dysfonctionnelle opérant comme facteur de répétition de violences et des traumatismes subis.

Tant que l'humain n'aura de valeur que par son intérêt alors la relation d'aide va à sa perte de sens. Le sujet vulnérable devient la proie éventuelle aux comportements déviants, pervers de l'institution. L'accompagnement - quel que soit le type de souffrances - questionne la perspective du lien et de la relation aux personnes, aux mots posés et à leurs représentations. Ce n'est pas anodin que le monde catholique soit perforé par la grande mode du coaching et cela en dit des attitudes perverses qui le transpercent.

La désilience serait un processus qui loin d'opérer comme apaisement traumatique face à l'adversité vécue serait un marqueur de type de répétition masochiste voire de perversion alinéatoire eu égard à des conduites qui peuvent être autodestructrices.

Le sujet serait un « mort vivant » : vivant au plan physique, physiologique, mais mort au plan psychique tant les répercussions traumatiques le terrassent. Il est en perte de lui-même et répète comme une forme de compulsion à la répétition pour se guérir ou le croire, mais en réalité il ne s'agit que d'une destructivité mortifère. Il ne peut assurer des relations affectives satisfaisantes avec son environnement. Elles sont viciées, et peuvent même impacter sur les proches.

La désilience confirmerait cette hypothèse de l'hypermodernité, produit du néolibéralisme. Les métiers sont moins



vinnikovayana © 123RF.com

structurants que par le passé. Le paraître prend le dessus sur la relation de fraternité et la raison critique. Si nous devons faire une synthèse de l'ouvrage, il y aurait une désillusion globale. Durant de nombreuses décennies, nous pouvons nommer une résilience collective tant le monde a semblé se servir des leçons des guerres, des échecs et s'orienter progressivement vers de nouvelles formes d'intégration. Pour exemple, le rêve d'une Europe unie, qui reconnaît ses racines communes et vivant dans une grande diversité de populations, a évolué. Les pères fondateurs de l'Europe, qui espéraient un avenir bâti et construit sur l'aptitude de travailler ensemble afin de dépasser les

discordes et favoriser la paix et la fraternité entre tous les peuples. Nous pourrions aussi évoquer de nombreuses tentatives de dialogues pour la paix qui ont été couronnées de succès. Cependant, l'histoire prend un nouveau virage et semble donner des signes de recul. Des conflits s'enflamment, des nationalismes s'exacerbent, des ressentiments velléitaires et agressifs émergent à nouveau. Dans de nombreux pays, le concept d'union d'un peuple et d'une nation, stigmatisé par diverses idéologies, crée un nouvel ordre fondé sur l'égoïsme et la perte du lien social sous le prétexte d'une prétendue défense des intérêts nationaux. Il est important de rappeler que chaque

génération doit s'approprier les acquis des générations passées. Ce devoir de mémoire permet d'aller vers des sommets encore plus hauts.

La fraternité, la justice et la solidarité ne sont pas des acquis. C'est un combat de chaque jour qui ne peut se satisfaire du travail des générations passées et s'installer dans l'inaction.

L'Homme vit isolé dans ce monde de masse qui rend omnipotent l'intérêt individuel en affaiblissant la dimension communautaire de l'humanité. L'avancée de cette tendance globalisante favorise l'identité des pays les plus forts qui se protègent, et dissout les identités des régions plus fragiles, les rendant plus vulnérables et dépendantes. La loi de diviser pour mieux régner devient l'égide de notre société. Cela devient l'orientation de tous les groupes des institutions dans l'institution comme celle de l'Église catholique par exemple qui a été évoquée.

L'oubli d'une histoire collective

L'oubli d'une histoire collective, participe à cette désilience. Dans la perte du sens de l'histoire qui se désagrège chaque jour un peu plus s'observe l'inoculation culturelle d'une sorte de déconstructionnisme, où la liberté humaine prétend tout construire à partir d'un rien. Il ne reste qu'un besoin de consommation sans limites et l'exacerbation de l'individualisme dénué de tout sens.

Le devoir de mémoire est fondamental surtout pour les jeunes générations. Le danger des idéologies dogmatiques est de détruire tout ce qui est différent et qui, de cette manière, peuvent régner sans opposition. Pour cela, on instrumentalise une jeunesse qui méprise l'histoire, qui

rejette toute richesse culturelle, humaine, spirituelle qui a été transmise de génération en génération la rendant ignorante de ce qui l'a précédée.

Les nouvelles formes d'impérialisme culturel occupent la scène actuellement. Ils participent à évider de sens ou instrumentaliser les mots, permettant de dissoudre la conscience collective et historique, la pensée critique, la lutte pour la justice ainsi que les voies d'intégration. Que deviennent aujourd'hui les termes, démocratie, justice, unité ? Ils ont été édulcorés, déformés, dans du politiquement correct, à des fins de domination pouvant justifier n'importe quelle initiative.

Aussi, ne plus croire en l'avenir devient la meilleure façon de dominer est de semer la désespérance et de susciter la suspicion, la loi du bouc émissaire, même sous le prétexte de la défense de certaines valeurs. Aujourd'hui, de nombreux pays utilisent le système politique à des fins de cristallisations et d'exacerbation de tels mécanismes. Eu égard à ces diverses méthodes, le droit d'exister, de penser librement est nié. On a recouru à la stratégie du « bashing », salir son prochain de manière gratuite même. Leur part de vérité est remise en question et ainsi la société est paupérisée se soumettant à l'arrogance du plus fort. De ce fait, la politique n'est plus une relation saine qui construit des projets pour le développement des hommes et du bien commun, mais des recettes de management et de marketing visant à une immédiateté de la destructivité de l'autre comme un moyen qui devient le plus efficace. Dans cette disqualification de la relation à un peuple, les débats sont détournés pour générer de la controverse et de l'opposition. Cela induit des conflits d'intérêts qui opposent les individus entre eux, les uns aux autres, où combattre est

synonyme de victoire. Comment alors lever la tête pour reconnaître son prochain qui souffre, se mettre de son côté et l'aider ?

Les distances relationnelles s'accroissent tout comme le vivre ensemble au sein d'un monde désuni et plus injuste. C'est la désilience de l'Homme qui prend le pas. Aussi protéger la société qui nous environne et nous sécurise, c'est prendre soin de l'humanité. Mais il nous faut constituer un « nous » fraternel qui habite l'humanité entière. Nous développons une civilisation qui cultive le résultat immédiat, dépourvue de projets communs et coopératifs. Aussi, il était anticipable que, face à l'épuisement de certaines ressources, se crée progressivement un terreau favorable à de nouveaux conflits, déguisés derrière de nobles causes.

L'ouvrage de Nicolas Sajus est le premier en France et en Europe qui pose et analyse le concept de désilience ainsi que des pistes de réflexions à investiguer et mettre en œuvre.

Restaurer la résilience

Surmonter le désespoir, passe par restaurer le concept de résilience dans sa véritable sémantique et créer des ponts d'humanité dans une démarche de résilience collective. Il s'agit d'un travail collectif à mener ou chacun à sa place à trouver : les acteurs d'une politique saine et vraie, des liens sociaux authentiques et des citoyens du monde qui accueille le prochain comme une altérité sacrée, dans la fraternité, la bienveillance, l'empathie et le partage.

Une nouvelle espérance se fonde sur la fraternité comme source de la résilience individuelle et collective. La fraternité est le substrat qui élève l'âme du sujet vers une bonté partagée qui autorise une résilience communautaire.

Comme nous l'avons évoqué avant de parler de résilience faut-il interroger le traumatisme psychique. Aussi, était-il important de synthétiser ces ténèbres qui contribueraient à une désilience globale afin de rentrer dans un chemin d'espérance.

La nécessité de rentrer dans une nouvelle espérance enracinée dans l'humanité passe par le désir d'une vie réussie, accomplie, une fraternité sociale et politique. Pour nombreuses personnes, la politique est évidée de sens aujourd'hui. À la base de ce fait, il serait difficile d'ignorer qu'il y a souvent la corruption, le manque de probité, l'inefficacité de certains hommes politiques. À cela s'additionnent les stratégies qui affaiblissent le pouvoir politique au profit de l'économie. Il y aussi la politique qui se soumet à une idéologie. Cependant, le monde peut-il fonctionner sans orientation politique ? Une voie appropriée vers une entraide et une paix sociale sans une bonne politique est-elle envisageable ?

La fraternité, par son dynamisme universel, peut construire un monde nouveau parce qu'elle porte du fruit et permet d'atteindre des chemins efficaces de développement pour tous. Le lien social permet de susciter de nouvelles voies pour affronter les nouvelles problématiques du monde. Il ne s'agit pas d'un sentimentalisme subjectif.

Tout sentiment d'appartenance au lien social, de fraternité va de pair avec la vérité, la probité. Cette relation avec la vérité et la probité permet à la fraternité d'être universelle.

Il semble fondamental de restaurer la sollicitude du prochain en développant un regard apte à percevoir la dignité de l'autre, la misère humaine se découvre et permet de valoriser une politique de respect de la dignité humaine.



hxdbzxy © 123RF.com

C'est parce qu'un sujet est respecté dans son environnement de vie dans sa culture qu'il sera vraiment intégré dans la société. Cela suppose de construire de la fécondité aux dépens du primat de l'indifférence et du succès le monde moderne tendant de plus en plus à rationaliser la satisfaction des besoins humains qui portent des étiquettes et sont repartis entre divers services. Pour cela il faut développer la culture de l'art de la rencontre de l'altérité. La rencontre avec l'autre est un art même s'il y a des désaccords dans la vie.

Nous vivons dans une société où les différences coexistent en se complétant, en s'enrichissant et en s'éclairant réciproquement, même si cela implique des discussions et de la crainte. En effet, on peut apprendre quelque chose de chacun, personne n'est inutile, personne n'est superflu. Il faut donc retrouver la bienveillance et l'empathie sociale. L'individualisme tel que nous l'avons

présenté dans une perspective consumériste provoque de nombreuses violences. Dans un tel contexte, l'autre est perçu comme une menace, comme un véritable obstacle qui remet en cause la tranquillité de chacun.

La personne dotée d'une âme qui n'est pas âpre, rude, dure, mais au contraire bienveillante, empathique, qui soutient et réconforte, aide les autres pour que leurs vies soient plus supportables, surtout quand elles ploient sous le joug des problèmes, des souffrances et des angoisses.

Cette démarche suppose de remettre au cœur de la relation la valeur et le sens du pardon. Pardonnez ne veut pas dire lui permettre de continuer à piétiner sa propre dignité et celle de l'autre, ou laisser un criminel continuer à faire du mal. Celui qui subit une injustice doit défendre avec force ses droits parce qu'il doit préserver la dignité qui lui a été conférée.

Aussi, on ne peut exiger le pardon d'une société de la part de celui qui a souffert injustement de manière traumatique et cruellement dans la barbarie sans évoquer le devoir de mémoire. Il s'agit d'un engagement personnel, et personne ne peut l'imposer à l'ensemble d'une société, même si elle est promue au rang de crime contre l'humanité.

Il est touchant de voir l'aptitude de pardon de certaines personnes qui ont su aller au-delà du mal subi, mais il est totalement humain de comprendre ceux qui sont dans l'impossibilité de le faire. Dans tous les cas, ce qui ne doit jamais être proposé, c'est l'oubli.

L'ensemble de ce chemin collectif impacte sur chaque personne et son propre vécu personnel lui autorisant ainsi un authentique chemin de résilience intérieure. C'est sans doute là, la véritable espérance de notre monde de demain ! **Nicolas Sajas**

Techniques de manipulation et dérives sectaires dans l'Église catholique

Les techniques de manipulation vont être très utilisées dans les courants charismatiques de l'Église catholique à l'instar de la Communauté des Béatitudes qui pratiquait la guérison des malades. Nous parlons bien ici de dérives sectaires. □



fedcophoto © 123RF.com

Les sessions « psycho-spirituelles » ont attiré près de 8 000 participants en 15 ans au Puy en Velay à partir de 2005¹. La recrudescence des personnes sera massive du fait de l'invitation de l'évêque de l'époque, Henri Brincard.

Les prix oscilleront en fonction du type de séjours de 350 euros les 3 jours à 750 euros les 7 jours.

La guérison passe alors par la libération des émotions : « pour guérir il faut absolument revivre les émotions liées à l'évènement, en utilisant certaines techniques comme la PNL » énonce, un médecin de la communauté des Béatitudes qui forme un groupe de prêtres. La Programmation Neuro Linguistique fondée dans les années 1970 est à la jonction d'approches cognitivo-comportementalistes, de la cybernétique et de la communication de l'école de Palo Alto, de l'informatique, de la linguistique. Cette approche s'intéresse à la programmation générée par les interactions entre le cerveau (neuro), le langage (linguistique) et le corps. De ces enjeux s'ensuivent des attitudes aussi bien positives que délétères. Le langage serait la source de la communication et l'homme utilise son cerveau et son corps pour se faire comprendre. Si on ne peut réfuter ce qui est donné comme très complexe en regard du nombre de disciplines citées, nous ne pouvons que souligner la démarche simpliste de ces fondements. Cette formation que tout le monde peut acquérir en quelques semaines, fascine et connaît un franc succès auprès d'un public peu enclin à la démarche scientifique et surtout extrêmement désireux de croire en la maîtrise de la communication, du développement personnel ou de la psychologie.

1. Au Puy-en-Velay, les sessions « psycho-spirituelles » Agapè ...La Croix - <https://www.la-croix.com> Religion

Ainsi, tous les marchands de bonheur, d'éveil spirituel, les maîtres en PNL n'hésitent pas à interpréter le moindre des comportements, des attitudes, et à leur donner un signifiant psychologique irréfutable. La mauvaise programmation qui conduit à des attitudes néfastes possède sa solution et légitime l'action de la PNL grâce à l'installation de nouveaux programmes. Ainsi on peut assimiler le comportement humain à celui d'un ordinateur.

Selon de nombreux adeptes de l'agapéthérapie (guérir par l'amour de Dieu), chaque souffrance à sa source. Être blessé impliquerait donc forcément une faute, donc un péché et une privation du ciel. On y retrouve ici la pensée janséniste du XVII^e siècle. Il semblerait au-delà du raccourci utilisé, très culpabilisant de ramener la blessure au péché. Ainsi il y a une volonté perverse de créer une confusion dans la culpabilité.

À la suite d'un programme de récitation de son histoire de vie qui sera à la fois intrusive et inductive, Fabrice a été amené à révéler toutes les blessures qu'il a vécues. On pourra même lui signifier que cela remonte à sa vie intra utérine et à sa naissance. Il doit présenter tout cela au St Sacrement. Selon le protocole de la PNL, toutes les questions sont déjà préétablies, et vont même investiguées les souvenirs oubliés. On lui prodigue des faux souvenirs induits surtout concernant la sphère sexuelle et particulièrement l'inceste. C'est un accompagnateur qui aura le charisme pour authentifier tout ce qui sera dit à Fabrice. Ses parents sont ainsi devenus son bourreau et dépeints comme la source du mal.

C'est alors qu'intervient même la prière de libération de l'arbre généalogique qui guérit définitivement. En conséquence, une

rupture de la relation se met en place avec son père et sa mère. Fabrice ne parlera plus à ses parents durant 15 ans suite à cette retraite qui sera présidée par l'évêque du diocèse.

L'hégémonie qu'a pris le renouveau charismatique en France, dès les années 1990 a autorisé toutes ces pratiques. À l'origine de la communauté des Béatitudes, le frère Ephraïm, le fondateur en 1973. Cet ancien protestant en pleine mouvance émergente, devient diacre catholique et crée une communauté regroupant des prêtres, des religieuses, des laïcs consacrés ou non, et des familles organisées dans une vie contemplative. Cette communauté s'est imposée dans le paysage catholique français et mondial, donnant réponse à de grandes attentes pastorales eu égard à la sécularisation, notamment en Occident. Les atouts s'organisent autour d'un accueil chaleureux et l'accompagnement de personnes le plus souvent en détresse. Ainsi, la communauté de Cordes (dans le Tarn) apporte son soutien aux personnes atteintes du SIDA. L'idée est une prise en charge holistique (psychisme, corps et spirituel).

L'hégémonie du Renouveau

Ephraïm promeut une théorie alliant psychologie, anthropologie chrétienne et spiritualité. Il se présentera comme « thérapeute » dans ses divers écrits. Il y évoquait son expérience clinique affirmant s'être inspiré « *des exercices spirituels de Saint Ignace de Loyola (...), pour inventer un outil thérapeutique* ».

Dans les années 1997, il intègre des outils comme l'ennéagramme pour « discerner » les personnalités de sa communauté sur des critères allant de 1 à 9, chaque chiffre correspondant à un trait de personnalité. Le père Pascal Ide, ancien chef de bureau près la Congrégation pour l'éducation catholique

en fera également un ouvrage². Le terme qui revient le plus souvent d'anciens membres de la Communauté des Béatitudes que j'ai pu accompagner est celui de la « confusion » entre le psychique et le spirituel. « *Des évaluations où l'on nomme la religieuse ou le religieux par son chiffre en relation avec l'ennéagramme est monnaie courante* » témoignent certains.

Sœur Rachel : « *J'ai fait une dépression, car j'avais un chiffre qui traduisait que j'étais stressée et que je pouvais représenter une menace pour la communauté. On m'a dit que j'étais un "7". Durant près trois ans, on m'a mise à l'écart des autres sœurs* ».

Le 7 sur l'ennéagramme : « *Essayant désespérément de calmer leurs anxiétés, ils peuvent être impulsifs et infantiles : ils ne savent pas quand s'arrêter. Les addictions et les excès prennent leur tribut : ils sont débauchés, dépravés, font diversion, sont dissipés, se complaisent dans l'invasion, offensifs et abusifs* ».

Huguette³ dans les années 2010 fera une session de guérison intérieure suite au diagnostic d'une tumeur au sein sur indication du groupe de prière du renouveau charismatique auquel elle appartient.

Elle réalise plusieurs sessions durant près de cinq ans sur la France entière, dans la perspective d'obtenir la guérison psychospirituelle miraculeuse : « *En arrivant, j'étais émerveillée par l'accueil, le sourire, la gentillesse et la disponibilité des frères et sœurs de la communauté* ».

Peu à peu, elle se posera des questions sur la place de la manipulation dans ce vécu

2. IDE P ; Les neuf portes de l'âme : ennéagramme et péchés capitaux : un chemin psychospirituel, Paris, Fayard, 1999

3. Prénom d'emprunt



hchjil © 123RF.com

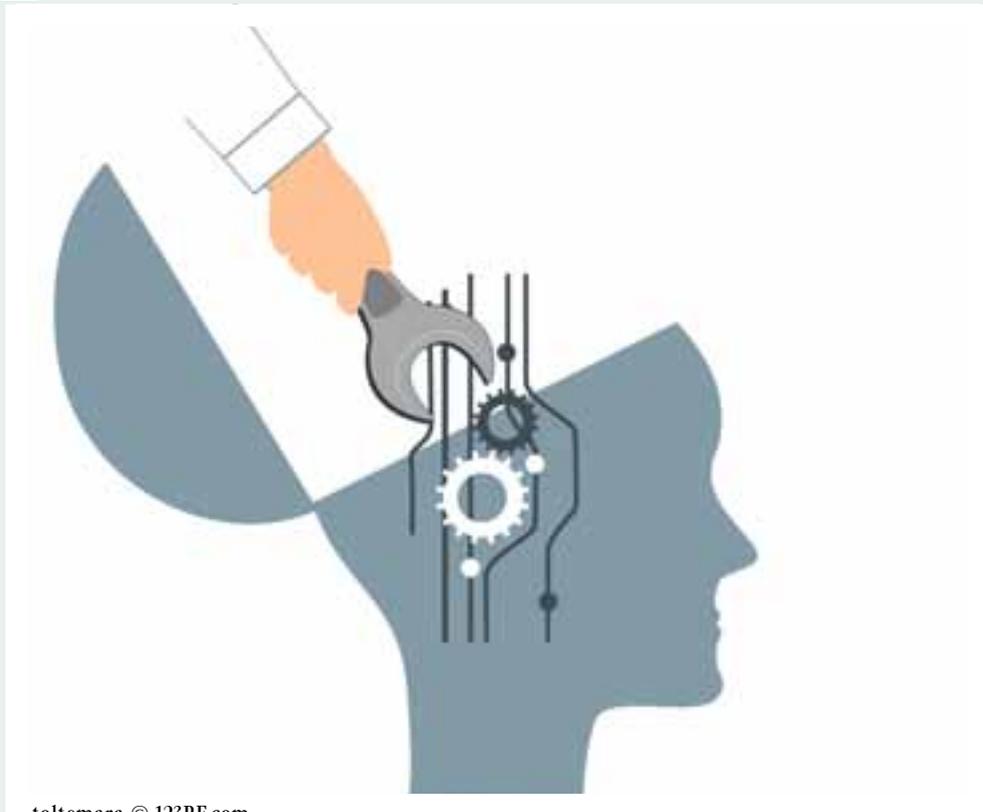
de la foi : « *Nous réalisons des exercices de respirations. L'idée était de créer un état modifié de conscience. On nous disait d'imaginer des scènes de la bible qui étaient évoquées par un frère, avec une voix très hypnotique ou sopronique. Je me rappelais avoir déjà effectué ces approches dans des stages de développement personnel et de sophrologie. Ici, durant la session l'effet était de faire venir l'Esprit Saint qui devait réaliser des miracles en nous. Nous étions dans des salles surchauffées, et nous nous retrouvions à chanter ou parler en langues⁴. Il y avait une montée émotionnelle, et certaines personnes tombaient à la renverse. Cela se nomme "le repos dans l'Esprit". Dieu était instrumentalisé et*

4. Charisme évoqué dans la bible où la personne utilise un langage incompréhensible, provenant d'une effusion de l'Esprit Saint.

invoqué comme une force magique capable de résoudre toutes les maladies et toutes les difficultés. Nous étions totalement manipulés. »

Pourtant, Huguette poursuit. Elle participera à une semaine dite « Saint-Joseph ».

Elle va vivre et s'inclure au rythme de la communauté. Elle réalise des travaux manuels, les repas, les tâches ménagères. Elle demeurera perplexe : « *Je n'en revenais pas de découvrir leur bien immobilier, tous les ordinateurs, et à la fois, ils n'avaient de cesse de nous appeler au don. Je mesurais également qu'une attention particulière était faite aux personnes qui avaient un certain statut social.* » Mais Huguette ne voyait aucune guérison arriver. On n'avait de cesse de lui signifier qu'il fallait qu'elle



toltemara © 123RF.com

patiente. Cependant à l'issue de ces cinq années, elle se rendra dans le service d'oncologie de l'hôpital de sa ville. Sa tumeur n'avait eu de cesse de grossir. Elle décèdera six mois plus tard.

Laurent, lui, fera également de nombreuses expériences sur des états modifiés de conscience. À la Communauté de Blagnac à Toulouse, il apprendra des techniques de Programmation Neuro Linguistique (PNL) et l'ennéagramme. « *Un coach, avait formé tous les prêtres à ces approches.* » Un « berger » (responsable) de la communauté avait trouvé à Laurent de grands charismes : « *Je devais aussi m'y essayer.* » Un frère spécialiste du discernement venait me dire les charismes que j'avais. Mais, un jour on lui explique que si parfois il n'arrive pas bien à dormir,

c'est qu'il a des infestations sataniques. On lui propose même un exorcisme. En fait, expliquera-t-il : « *Tout ce qui vient de l'extérieur provient du démon.* »

Il choisira alors de quitter la communauté car il trouve que ça va trop loin.

Le référentiel à Satan est omniprésent expliquera Laurent : « *Des prières de délivrance sont organisées pour chasser le diable.* »

À partir de là, se greffent de nouvelles variantes de scénarii. Ainsi, suite à une prière de délivrance à la communauté des Béatitudes de Château Saint-Luc, des parents témoignent que leur fille a coupé tout lien avec amis et famille : « *Chaque fois que*

nous allions voir notre fille ainée, nous ne comprenions pas ce qu'elle nous disait, nous manifestant même du rejet. Elle nous reprochera de ne pas avoir fait un exorcisme suite à un avortement, et qu'elle en portait les traces ainsi que le péché.»

De nombreux témoignages vont jusqu'à des violences sexuelles et actes de pédophilies.

Les thématiques passent donc de la libération de la maladie, à la dépossession jusqu'aux guérisons de conversion pour les sujets homosexuels afin de restaurer une identité hétérosexuelle. Un patient témoignera en consultation qu'il a subi des sessions de guérison très violentes de réorientation afin de guérir de son homosexualité.

Guérisons en mode New Age

Inspirées par le courant New Age, ces dites thérapies ont émergé tout comme des demandes croissantes d'accompagnement spirituel. Concernant la position de l'église catholique, les autorités religieuses ont dit prendre conscience actuellement de ce phénomène et réagir pour mieux surveiller. Mais la réalité en est tout autre à l'image de ce témoignage.

Les affaires concernant les agressions sexuelles n'ont eu de cesse d'émerger au sein du renouveau charismatique, tout comme dans bien des communautés plus traditionnelles, les abus sexuels de religieuses jusqu'à l'enfer de l'esclavage (dont le pape François a reconnu l'existence⁵), témoignent de ces phénomènes d'emprises et de manipulations. Les accompagnements dits spirituels ont parfois fait l'objet d'enjeux de pratiques déviantes également avec des

passages à l'acte induits par cette posture haute de l'accompagnateur qui utilise jusqu'à sa prestance charismatique pour en arriver à ses fins.

C'est ainsi qu'un prêtre d'une grande communauté traditionnelle, aimait séduire de jeunes adultes. Il utilisait son statut de haut fonctionnaire d'État du clergé, pour attirer, puis avoir des rapports sexuels virtuels ou dans le réel avec des jeunes adultes sur lesquels il avait autorité via des réseaux sociaux. Il maniait l'art de manipuler la fragilité humaine en usant de sa pseudo bienveillance qui était de la tendresse, de l'affectivité et tout cela sous la grâce divine qui devient providentielle dans les rencontres réalisées.

Il sera démis de ses fonctions de haut fonctionnaire mais toujours en exercice en tant que prêtre.

L'ensemble des techniques évoquées mises au service de la manipulation favorisent l'émergence de gourous, pervers, qui hantent les murs de l'Église catholique de France.

Les sessions de guérisons spirituelles intérieures et de libération se poursuivent toujours en France.

Benoit à aujourd'hui 42 ans a été abusé par un prêtre, il avait 8 ans. Florent a 43 ans. Il avait 9 ans quand le prêtre a commencé à l'attoucher alors qu'il était organiste à la paroisse de son village. Tous deux sont dans l'attente d'être auditionnés par la cellule d'écoute. Cela devait être rapide. Un an après, aucune audition réalisée.

Benoit voudra parler à l'évêque de son diocèse des faits qu'il a vécus. Ce dernier s'y refusera.

5. <https://www.leparisien.fr/international/le-pape-reconnait-que-des-religieuses-ont-servi-d-esclaves-sexuelles-au-clerge-06-02-2019-8005818.php>



mastaco © 123RF.com

Deux expertises de deux jeunes femmes également abusées, ont souligné l'inertie dans le silence d'hommes d'Église qui étaient informés, mais où rien n'était fait. « *Ce n'est pas possible avait-on rétorqué à l'une d'entre elle.* »

Les exemples seraient pléthores et ont touché des personnalités importantes œuvrant dans l'Église catholique à l'instar de Jean Vanier, fondateur de l'Arche⁶, ou encore le rapport sur le Père Finet qui accompagnait Marthe Robin⁷.

6. <https://www.la-croix.com> 22/02/2020 « Douleuruses révélations sur Jean Vanier »

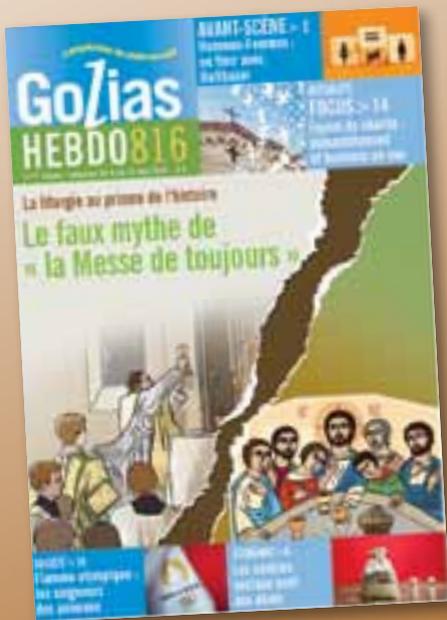
7. Les responsables des Foyers de Charité portent les éléments suivants à la connaissance de tous :

Le rapport de la commission révèle et documente les agissements gravement déviants de la part du Père Finet. Les témoignages recourent la période de 1945 à 1983, avec des témoignages plus nombreux à partir de 1961. 26 femmes, principalement des anciennes élèves de Châteauneuf-de-Galaure, alors âgées pour la plupart de 10 à 14 ans, ont dénoncé le comportement du Père Finet au cours de confessions. Des témoignages

C'est ce dont témoigne également la CIASE (commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église) qui a rendu son rapport écrit le 8 février 2021 après deux ans de travaux. Elle dévoile que 216 000 jeunes (à minima) auraient été victimes de violences sexuelles, 330 000 en incluant les agresseurs laïcs.

Nous devons la reconnaissance de la légitimité du traumatisme vécu à toutes ces personnes abusées. Il demeure inacceptable cette loi du silence, ce déni des adultes eu égard à l'enfance maltraitée. □ **Nicolas Sajus**

concordants relatent des touchers du corps, parfois à même la peau, sous les vêtements, et des questions intrusives sur leur sexualité. Ces agissements ont constitué de graves intrusions dans la vie intime de ces jeunes filles et jeunes femmes, et leur ont causé des blessures psychologiques et spirituelles. 15 personnes victimes témoignent de souffrances encore vives aujourd'hui. Le fait que ces actes aient été commis au cours de confessions, par un prêtre ayant une autorité spirituelle sur ces jeunes filles, ajoute à leur gravité.



Un outil d'information
indispensable pour une véritable
résistance spirituelle

62€*

au lieu de 96 €
soit 34 euros d'économie
*prix découverte

BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnez-vous ! et découvrez une information libre et différente

Chaque semaine, Golias Hebdo, l'hebdo chrétien d'actualité qui ne mâche pas ses mots !

Golias Hebdo propose chaque semaine un travail d'information et d'analyse critique de l'actualité religieuse au carrefour des questions de société et de la géopolitique internationale.

Golias Hebdo se situe aussi au cœur des débats intellectuels sur le christianisme et la modernité.

Golias Hebdo répond ainsi à une attente importante : celle d'aller de l'avant sur ce chemin exigeant mais passionnant d'un christianisme authentique et inventif, à la lumière de la grande tradition évangélique et ecclésiale inscrite dans l'histoire des hommes et des femmes de notre temps.

Veuillez retourner ce bon de commande en cochant les cases correspondantes et en joignant votre règlement à l'ordre de Golias - BP 3045 - 69605 Villeurbanne cedex. Pour la Belgique virement à l'ordre de Golias sarl, compte n° 435-3400801-61

- Je désire m'abonner à Golias Hebdo (48 n°/an) au prix de 62 euros
 Je désire m'abonner à Golias Hebdo pour six mois (24 n° /an) au prix de 28 euros
 Je désire faire découvrir Golias Hebdo à un(e) ami(e), à un parent pour 2 mois (8 n°) au prix de 12 euros
 Règlement par chèque Règlement par carte bancaire (CB, VISA, ou MASTERCARD)
 Montant à débiter € Date d'expiration :

Nom du titulaire :

Numéro :

Veuillez noter les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte

Date et signature :

Nom:

Prénom :

Adresse :

.....

.....

Code Postal

Ville

Pays

Et bien sûr vous pouvez vous abonner à la formule téléchargeable sur notre site web :

<http://www.golias-editions.fr>

Quel avenir pour le christianisme ?

Effritement de la pratique dominicale, baisse du nombre d'enterrements religieux, et surtout perte de références chrétiennes dans une société où la laïcité est confondue avec une invisibilisation des religions dans la société civile, autant de signes qui, d'un point de vue extérieur, semblent condamner le christianisme à une mort prochaine. En tout cas, si le christianisme a encore un avenir, cet avenir ne peut se concevoir comme la simple continuation du présent : la question se pose alors d'envisager sous quelle forme ce futur peut advenir, et grâce à quelles conditions.

En donnant pour titre à son essai : « *Quel avenir pour le christianisme ?* » (Salvator, Paris, 2023), le jésuite François Euvé, physicien de formation et directeur de la revue *Études*, ne cède ni à la tentation du désespoir ni à celle de la prospective gratuite. La question qu'il pose ne doit pas s'entendre en un sens rhétorique et désabusé, et pas non plus comme la promesse d'une réponse aux allures de prophétie. Il s'agit pour lui et pour nous, catholiques certains de traverser une époque incertaine, de réfléchir aux signes des temps et au décalage grandissant entre l'évolution des mentalités et le catholicisme comme mode de vie et de pensée ; de réfléchir aussi aux ressources que possède la foi chrétienne pour aller de l'avant et pour trouver sa place dans les débats contemporains, au service du bien commun. Au fond, il s'agit d'engager un dialogue entre la tradition chrétienne dans



ce qu'elle a de plus profond (loin de tout traditionalisme) et la pensée contemporaine, dont l'auteur sélectionne quelques points névralgiques tels que la question écologique, celle du féminisme et celle de la démocratie. Que le lecteur avide de recettes miracles passe son chemin. L'intérêt de l'ouvrage réside surtout dans les outils d'analyse qu'il nous apporte et dans sa proximité avec les débats actuels. Si l'auteur affiche d'entrée de jeu (p. 9) sa « conviction que le christianisme est riche de ressources pour nos sociétés occidentales, modernes et sécularisées » (on appelle sécularisation le processus historique de perte d'influence des religions sur les plans politique, sociologique, intellectuel), il souligne toutefois qu'« une figure d'Eglise, que l'on qualifie habituellement de « chrétienté », est en voie de disparition » (p. 13). Les crimes sexuels perpétrés par des clercs représentent un des facteurs du décrochage des fidèles, à côté du maintien d'une doctrine rigide en matière de sexualité symbolisée par l'encyclique *Humanae vitae* de 1968 (sur laquelle le magistère n'est jamais revenu).

Le christianisme, un certain style

À vrai dire, lorsque l'auteur parle de christianisme, il ne parle pas de l'ensemble des confessions chrétiennes et de leurs pratiques (ce qui obligerait à inclure les évangéliques et les Témoins de Jéhovah) : il vise avant tout le catholicisme, peut-être aussi ce qu'on appelle le protestantisme historique. Pour lui, le « christianisme » ne se définit pas tant par un ensemble de dogmes et de prescriptions, que par un certain « style », « une certaine manière de se rapporter aux autres et au monde », et au « mystère de notre existence humaine ». On voit que l'auteur se situe dans un catholicisme d'ouverture, prêt à s'enrichir de la rencontre avec l'autre, non dans un catholicisme d'identité et encore moins d'intransigeance.

Parmi les principes fondamentaux qui caractérisent selon lui la démarche chrétienne, l'auteur mentionne la vocation universelle de celle-ci, incompatible pour lui avec une « différenciation excluante », laquelle est pourtant une tentation interne à nos sociétés marquées par l'uniformisation technologique : l'individu aspire aujourd'hui à se rattacher à un ou plusieurs groupes à l'identité forte. Or, se réclamant du pape François, l'auteur insiste sur la fraternité chrétienne (qui n'est pas seulement une fraternité entre chrétiens) et sur l'importance du dialogue. En bon jésuite, l'auteur nous offre des remarques élégantes sur la nécessité du discernement des esprits. « Parler de discernement suppose que nous n'avons pas d'emblée les clés de déchiffrement des situations effectives (...) Comment choisir dans un environnement complexe et mouvant qui est de fait celui dans lequel nous sommes ? » (p. 49) Cette remarque concerne à la fois le statut du croyant depuis l'époque des grandes découvertes et ce à quoi l'auteur s'exerce dans son ouvrage. Tout chrétien authentique est en dialogue avec l'altérité et il doit se repérer à la fécondité de ses choix, au-delà des principes fixes qui ont pu les inspirer.

L'auteur consacre ensuite deux chapitres aux points de friction entre le christianisme et les problématiques de la pensée sécularisée, tout en essayant de discerner ce qui représente une tendance « porteuse d'avenir » et ce qui n'est qu'une « impasse ». Tâche difficile dans un monde en constante mutation. Analysant la sensibilité écologique, l'auteur montre qu'elle met l'accent sur les relations entre les vivants au sein d'un environnement et qu'elle essaie de considérer le vivant de l'intérieur (et non sur le modèle cartésien de la machine). On parle d'ailleurs de phénoménologie animale. Au fond, l'écologie prend le contrepied de l'idéologie du progrès technique : elle insiste sur les effets secondaires du progrès, et s'oppose à l'anthropocentrisme, pour lequel

l'homme serait le maître et le couronnement de la nature. À première vue, l'écologie est incompatible avec le christianisme, notamment parce qu'elle rejette la domination de la nature par l'homme, lui-même dominé par un Dieu unique et tout-puissant. Elle ne serait compatible qu'avec une spiritualité plus ou moins vague. Mais l'auteur relève le succès de l'encyclique *Laudato si* au-delà des milieux catholiques, même s'il subsiste quelques ambiguïtés quant à son interprétation.

En ce qui concerne les relations entre masculin et féminin, l'auteur ne tombe pas dans le piège du féminisme essentialiste, qui justifierait une division des tâches et une forme de discrimination. Si le soin ou le souci des autres (« *care* » en anglais) est une qualité plutôt féminine, « *l'égalité ne serait pas tant l'effacement des différences que leur reconnaissance mutuelle, en dehors de toute hiérarchisation. Il s'agit moins de complémentarité, toujours un peu statique, que d'échange réciproque, d'une forme de partage qui permet de rejeter toute forme de domination plus ou moins cachée* » (p. 61). Comme l'écologie, le féminisme semble en opposition avec le christianisme : non seulement parce que les femmes n'ont pas d'existence officielle dans la hiérarchie catholique, mais aussi parce que toute une théologie valorise la réceptivité de la femme, comme le montre le discours traditionnel sur la Vierge Marie.

L'auteur souligne aussi l'existence d'une « *demande démocratique* » : même dans nos sociétés individualistes, marquées par des taux d'abstention record, il ne faut pas confondre le rejet de la classe politique avec un rejet de la politique comme telle. Pour l'auteur, s'il n'y a pas d'unanimité sur la représentation du bien commun, l'écologie peut toutefois devenir un « *projet réconciliateur* » non pas dicté d'en haut mais ouvert au débat constructif. La

question est ensuite de déterminer comment cette demande démocratique peut entrer en résonance avec la tradition chrétienne, alors que l'Église nous offre l'exemple d'un fonctionnement hiérarchique. (On peut toutefois se demander si ces deux modèles de sociétés se situent sur le même plan et sont donc susceptibles de s'influencer.)

L'idée de complicité

L'auteur insiste en troisième lieu sur l'importance de l'idée de « *complexité* » : en physique, le modèle de l'explication déterministe a laissé place à d'autres modèles incluant la contingence et l'incertitude, de même que l'histoire n'est plus conçue comme un processus révélant à terme un progrès. En biologie, la frontière de l'humain et de l'animal s'estompe, et l'essor des prothèses ainsi que des implants cérébraux remet en question la distinction de l'homme et de la machine.

Après un chapitre qui traite du processus de sécularisation et qui considère que le véritable danger est plutôt le sécularisme, qui exclut les religions du débat public, l'auteur en vient à la partie proprement constructive de l'ouvrage, constituée de trois chapitres. Reprenant la thèse du philosophe Jürgen Habermas selon laquelle le pluralisme démocratique est incompatible avec une laïcité rigide qui interdirait aux religions de participer aux débats, l'auteur estime que l'Église a son mot à dire sur des questions aussi fondamentales que la définition de l'humain par rapport au non-humain (on pourrait ajouter ici, dans une perspective morale : « par rapport à l'inhumain »). Distinguant dans les évangiles, à la suite de Jean-Marc Ferry, le narratif (gestes de Jésus) de l'argumentatif (sentences doctrinales) pour donner la priorité au premier, et distinguant le « *dogmatisme du corpus* » du « *dogmatisme de l'attitude* » (qui conférerait une valeur absolue à des expressions figées),

l'auteur mentionne deux conditions qui lui paraissent essentielles pour le dialogue avec nos contemporains : la « *considération du dernier* », qui exige d'entrer en dialogue avec ceux dont la parole est négligée, sans condescendance et dans une attitude de réciprocité, à l'image de Joseph Wresinski, fondateur d'ATD-Quart-monde qui, entrant chez des démunis, commençait par leur demander du café, se plaçant alors lui-même en position de recevoir de ceux qui n'avaient rien (mais qui parvenaient quand même à lui en trouver grâce à des voisins). Cette démarche requiert un « *décentrement de soi* » qui permet d'entrer en relation, à l'image du paralytique ou de la femme adultère des évangiles, qui se trouvent mis au centre par Jésus alors qu'ils sont exclus par la société.

La nouveauté conciliaire

Après un certain nombre de remarques authentiquement catholiques sur le rapport de l'Écriture et du magistère, ainsi que sur la nature même de la tradition, qui comme l'indique le passage de Paul sur l'eucharistie (1 Co 11) n'est pas la transmission d'une doctrine mais d'un geste de donation accompli par le Seigneur, l'auteur insiste sur ce que représente à ses yeux « *la nouveauté conciliaire* » de Vatican II : elle réside, au-delà de la forme des textes, dans un modèle « *basé sur la persuasion et l'invitation* », à mille lieues des anathèmes lancés jusqu'alors. Il consacre ensuite une longue section à l'importance de la réforme grégorienne dans l'émergence de la structure cléricale et hiérarchique de l'Église telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Reprenant ensuite les quatre axes présentés plus haut comme des points de friction entre christianisme et modernité, l'auteur formule des propositions qui se réclament de la tradition chrétienne. En matière d'écologie, l'anthropocentrisme qu'on pourrait tirer

d'une lecture littérale de la Genèse doit être corrigé, sans que pour autant la personne humaine se retrouve au même niveau que n'importe quelle autre créature, car elle seule est appelée à la liberté. Sur les rapports homme-femme, le récit de la Genèse doit être interprété à nouveaux frais, et il convient d'insister sur le rôle des femmes dans les évangiles, notamment celui de Marie-Madeleine, qualifiée d'« *apôtre des apôtres* » par Thomas d'Aquin. L'insistance sur le thème de la vulnérabilité dans la philosophie actuelle valorise le féminin sans assigner les femmes à une essence et à un rôle inférieur. Le développement consacré à la demande démocratique dans son rapport avec l'Église est plus difficile à comprendre : si l'auteur considère que l'Église ne peut être une démocratie étant donné que la vérité de son enseignement ne peut pas être soumise au principe de majorité, il insiste toutefois sur la redistribution des rôles entre clercs et laïcs dans *Lumen Gentium*, même si le concile maintient (sans la préciser) une différence de nature et pas seulement de degré entre sacerdoce commun des fidèles et sacerdoce ministériel ou hiérarchique. Il consacre ensuite de belles pages à l'espérance, non pour dire qu'il faut espérer malgré tout que le christianisme aura un avenir, mais pour contrer le désespoir que pourrait susciter la complexité du monde tel que nous le percevons aujourd'hui. « *L'espérance entraîne avec elle une forme d'abandon, de renoncement à une illusoire toute-puissance qui serait le désir de posséder son existence (...). L'existence est reçue et trouve son accomplissement dans le partage.* » (p. 184)

Par sa position à la tête de la revue *Études* mais aussi par sa rigueur intellectuelle, François Euvé est une figure importante de la pensée catholique et de la pensée tout court. Comme le montre son ouvrage précédent, écrit avec la participation du physicien Étienne Klein (*La science. L'épreuve de Dieu ?* Salvator, Paris, 2022), il est capable de faire



godongphoto © 123RF.com

dialoguer science et foi sans que la seconde instrumentalise la première. Toutefois, le présent essai mérite d'être approfondi sur plusieurs points (ce qui de notre part n'est pas une critique mais la reconnaissance de sa fécondité). Bien que le titre ait peut-être été choisi par l'éditeur plutôt que par l'auteur, la question de l'avenir du christianisme est ambiguë, car ce qui est en jeu dans l'ouvrage n'est autre que l'avenir du catholicisme institutionnel, qu'on le conçoive comme un catholicisme d'identité ou comme un catholicisme d'ouverture. En effet, le catholicisme intransigeant des mouvements intégristes ou traditionalistes a sans doute de beaux jours devant lui, et

le christianisme évangélique est en plein essor. La problématique fondamentale du catholicisme d'ouverture, qui prône le dialogue et qui vise la fraternité universelle, mériterait d'être abordée de front : comment articuler la thèse que « *le christianisme vit de son autre* » (p. 19) et celle selon laquelle « *pour accéder à l'universel il faut en passer par la séparation* » (p. 33) ?

De fait, pour proposer sans imposer, ne faut-il pas poser un certain corps de doctrine que l'autre sera libre d'accepter ou de refuser ? Ne faut-il pas, n'en déplaise à certains, être conscient de son identité pour pouvoir engager un dialogue constructif avec le monde ? Plus généralement, si la religion relie les hommes (à la fois entre eux et à une transcendance), peut-elle le faire autrement qu'en distinguant un groupe des autres, au moins dans un premier temps ? Pour paraphraser St Paul, n'est-ce pas à partir d'un petit reste, certes ouvert au dialogue mais attaché à des principes intangibles (fussent-ils d'ordre méthodologique, concernant le style plutôt que la doctrine), que l'annonce d'une fraternité universelle peut être entendue ?

Le dialogue, pas seulement

En outre, il est étonnant que l'auteur, scientifique et épistémologue éloigné des tendances post-modernes, ne mentionne que le dialogue comme condition de l'accord et de la fraternité entre les hommes. Certes, comme on le sait depuis le *Gorgias* de Platon, la recherche d'un accord suppose la mise en œuvre d'un dialogue coopératif distinct du débat ordinaire. Mais cet accord peut-il se réaliser sans référence à une objectivité extérieure au discours ? Indépendamment de toute perspective religieuse, la seule chose – me semble-t-il – qui puisse réunir les hommes au-delà des différences de langue et de culture, c'est leur communauté de destin dans l'univers, le fait qu'ils sont

tous confrontés à la même réalité physique et biologique dont les lois ne dépendent pas de leurs subjectivités. C'est la connaissance du réel qui nous unit, comme l'a toujours proclamé la tradition humaniste.

En matière de religion, même si le sentiment a sa part, tout n'est pas pour autant subjectif : pour que les catholiques soient conscients de ce qu'ils croient, et que leur foi soit identifiable aux yeux du monde de façon à permettre ensuite un dialogue, il faut que celle-ci, même si son noyau est confiance en Dieu, se réfère à une forme d'objectivité : cette objectivité, qui sert de repère ou en tout cas d'horizon, peut-être fournie d'une part par l'étude rigoureuse de l'Écriture sainte, d'autre part par des textes du magistère, à condition que ceux-ci explicitent clairement ce qui, dans la vie chrétienne, est essentiel ou accessoire. De ce point de vue, ajouterons-nous, il faudrait peut-être songer à une réécriture des textes conciliaires, pour que leur sens ne soit pas tributaire du sempiternel conflit entre l'herméneutique de la continuité et celle de la rupture.

Contenu et méthode

En tout cas, la distinction établie par l'auteur entre le contenu et la méthode est fort intéressante : dans un monde où tout s'accélère, il faut s'adapter pour ne pas disparaître. Le catholicisme ne pourra survivre qu'en abandonnant certains contenus théoriques et pratiques tout en gardant son esprit (l'Esprit), le style qui le caractérise au milieu du monde, ce que l'auteur appelle sa « *méthode* ». Mais il ne suffit pas d'invoquer l'existence de cette méthode : il faut la caractériser et dégager, loin de tout opportunisme, ce qui constitue son cœur vivant, et poser la question des *critères* qui permettront de déterminer ce qui, dans la doctrine et la pratique, est négociable ou pas. En premier lieu, je

mentionnerai le respect inconditionnel de la personne humaine tout au long de sa vie, quels qu'aient pu être ses actes. En l'absence de tels critères, l'Église se situe dans une entreprise de séduction visant à conserver une influence à tout prix. Le monde n'a ni besoin ni envie d'un tel racolage, même passif.

Église et christianisme

Enfin, si cet ouvrage traite effectivement du catholicisme, l'auteur, qui est prêtre, ne sépare pas la question de l'avenir de l'institution romaine et celle de l'avenir du catholicisme entendu comme manière de faire Église et de faire signe au milieu du monde. Pourtant, il n'est pas inutile de distinguer les deux : faut-il faire dépendre la survie de l'Église (telle qu'elle existe ici-bas) de la persistance d'une structure institutionnelle surannée et incapable de protéger les plus faibles, en recourant à quelques rafistolages pratiques et doctrinaux, ou bien peut-on accepter d'aller au large, en petites communautés indépendantes des structures hiérarchiques ? Il ne s'agit pas ici d'opposer foi et Église, mais de distinguer le corps des croyants, qui est aussi le corps du Christ, de l'Église institutionnelle.

Pour conclure, même si le moment de l'analyse est important pour répondre à la question de l'avenir du christianisme, nous ne pouvons, comme croyants, nous en tenir à un regard extérieur. L'avenir du christianisme (qui ne prendra sans doute pas une seule forme mais plusieurs) dépend en partie de nous, car si nous restons en position de spectateurs ou de commentateurs rien ne pourra advenir. Soyons confiants : ce n'est pas Dieu qui est mort, c'est seulement un certain catholicisme institutionnel qui a perduré à travers le concile Vatican II et que le pape François, malgré sa condamnation du cléricisme, n'a jamais désavoué par des actes. □ **Frédéric Gain**

Comment peut-on encore être chrétien ?

« Comment peut-on encore être chrétien ?¹ » C'est une question naïve, et redoutable parce que naïve. Je ne la prendrai pas comme une question rhétorique, c'est-à-dire comme une manière détournée d'affirmer que décidément il n'est plus possible d'être chrétien, comme quelqu'un qui dirait : « Comment pouvez-vous encore croire à toutes ces bêtises ? » Je la prendrai au contraire comme une véritable question : à quelles conditions est-il possible, aujourd'hui, de croire au Dieu de Jésus,

malgré les difficultés qui se présentent ? Nous devons prendre au sérieux les difficultés philosophiques, scientifiques, morales, qui semblent rendre aujourd'hui impossible d'adhérer au christianisme, pour ensuite d'essayer d'y répondre. Mais cela nous conduira peut-être à nous démarquer de la manière dont la doctrine catholique officielle présente les choses.

La question de fond concerne la définition même de ce que c'est qu'être chrétien. Bien que, dans le domaine de la foi, tout ne puisse pas être enfermé dans des concepts, il n'en reste pas moins que, pour savoir si l'on peut encore être chrétien, il faut avoir une certaine idée de la foi qui nous permette

1. Cet article reprend le texte d'une conférence donnée devant les membres du Cercle Ernest Renan (Paris). Je remercie Pierre Boutry, son président, de son invitation et de son intérêt pour mes recherches scripturaires et philosophiques.



de repérer ce qui constitue son cœur vivant. Même si la religion catholique ne distingue que très rarement l'essentiel et l'accessoire, il est facile de se rendre compte que la dévotion aux reliques n'est pas du même ordre que la foi en Jésus Dieu fait homme.

La pensée contemporaine oppose plusieurs objections sérieuses au fait d'être et de se dire chrétien. La première qui vient à l'esprit est liée au progrès des sciences. Depuis le XVII^e siècle, les sciences nous montrent que l'homme n'est pas au centre de l'univers et qu'il n'est pas le but de la création ; l'idée même de création est difficile à comprendre, car le principe fondamental en physique est la conservation de la matière et/ ou de l'énergie. Il semblerait donc qu'on ne doive plus chercher dans la religion une explication du monde, mais tout au plus des repères moraux ou une sorte de sagesse. Cela dit, si les progrès techniques permis par la science ont pu faire croire un temps à la toute-puissance de l'homme sur la nature, le phénomène s'est inversé aujourd'hui, car pour l'opinion l'essor de la technique est devenu source d'angoisse (notamment en tant que moyen de domination des autres hommes). En tout cas, peut-on, sans incohérence, être scientifique et croyant ?

La deuxième difficulté, non moindre, est liée au problème du mal. L'existence du mal physique (maladies, catastrophes naturelles) et surtout du mal moral (violence, perversité humaine) remet en question l'existence d'un créateur qui serait à la fois bon et tout-puissant : s'il n'a pas empêché l'existence du mal alors qu'il est bon, ce ne peut être que parce qu'il n'est pas tout-puissant, à moins qu'il soit tout-puissant sans être bon (ce qui est encore plus problématique). Il faut donc déterminer si l'hypothèse d'un créateur, et d'un créateur bon, est forcément exclue.

La troisième difficulté est liée à la violence dont les religions sont porteuses. En effet,

si toute religion rassemble les hommes, elle se définit, comme tout groupe humain, par distinction avec les autres. Or dans la mesure où chaque religion prétend détenir la vérité exclusive sur ce qui conduit la communauté au salut, elle est portée à l'intolérance vis-à-vis des hérétiques en son sein et des infidèles à l'extérieur, bien que les ses membres n'en soient pas forcément conscients : l'intolérant, pense-t-on, c'est toujours l'autre. Ainsi, toute Eglise est-elle par essence sectaire, c'est-à-dire intolérante ?

La rigueur logique me contraint à proposer une définition minimale de ce que c'est qu'être chrétien, même si cette définition est peut-être vouée à être corrigée à la fin de mon exposé. Être chrétien, c'est vivre en ayant confiance en un être distinct de nous qui nous aide à faire le bien et qui, en Jésus, a connu la condition humaine jusqu'à aller au bout de la souffrance et de la révolte.

Ce qui rend difficile de croire

Le problème du mal

Le problème du mal représente une difficulté aussi sérieuse qu'ancienne (elle est déjà abordée par Platon dans le livre X des *Lois*). En effet, si Dieu est le créateur tout-puissant de tout ce qui existe, pourquoi a-t-il créé ce monde où l'on rencontre la souffrance de l'enfant, la violence gratuite, les guerres, sans parler des tremblements de terre ? De deux choses l'une : ou bien Dieu est bon mais pas tout-puissant (parce qu'il ne peut pas empêcher le mal) ; ou bien Dieu est tout-puissant mais pas bon (parce qu'il pourrait l'empêcher mais ne le veut pas). Dans les deux cas, il n'est pas à la fois tout-puissant et bon.

La solution proposée par Leibniz dans ses *Essais de Théodicée* (1710) consiste à dire que Dieu ne veut que le bien, mais qu'il permet le mal comme condition d'un plus grand bien.

D'autres mondes étaient possibles avec moins de mal moral, voire pas de mal moral du tout. Dieu a préféré créer celui-ci, où les hommes s'entretuent dès la deuxième génération, et d'ailleurs pour une raison religieuse (Caïn est jaloux que le sacrifice de son frère Abel plaise davantage à Dieu).

Si l'on y réfléchit, cette défense de Dieu n'est pas convaincante : d'une part, nous n'avons aucune preuve que ce monde est le meilleur de tous ceux qui étaient créables ; d'autre part une quantité de mal peut être justifiée par une plus grande quantité de bien seulement si on admet que la gravité du mal est compensable par du bien. C'est seulement à cette condition qu'on peut considérer que le mal subi est le prix à payer pour que le monde se révèle meilleur à la fin. Si au contraire on n'admet pas que le mal soit compensable, il vaut mieux moins de bien et pas de mal du tout.

En particulier, dire que le mal moral et la volonté perverse existent parce qu'il valait mieux que Dieu crée l'homme libre de choisir le bien ou le mal, ne résout pas le problème : d'une part, même si l'homme est responsable du mal qu'il commet, Dieu – s'il est vraiment tout puissant – pouvait ne pas le créer avec cette possibilité ; d'autre part, dans la théorie de Leibniz, c'est pour sa propre gloire que Dieu juge meilleur de créer l'homme libre, c'est-à-dire pour qu'il accepte Sa grâce au lieu de s'y opposer, et donc Dieu permet le mal pour Sa gloire, ce qui est tout à fait pervers, sauf si on relativise la gravité du mal en le considérant comme compensable, comme une sorte d'ombre qui viendrait rehausser la lumière.

Outre cet aspect théologique du problème, il y a l'aspect psychologique mis en lumière par Sigmund Freud dans *l'Avenir d'une illusion* (1927). La croyance religieuse, ou confiance en un être transcendant susceptible de nous venir en aide dans la détresse, relève

pour Freud de l'illusion. Mais ce n'est pas comme une illusion d'optique. Freud définit l'illusion, dans le cas religieux, comme une croyance essentiellement motivée par un désir (à la différence de l'illusion d'optique). Nous le croyons simplement parce que cela nous arrange.

Aux yeux de Freud, la foi s'apparente moins à une erreur de jugement qu'à une forme de délire : pour éviter de regarder les choses en face, le croyant affirme l'existence d'une puissance surnaturelle qui lui viendrait en aide, ce qui lui permet d'échapper à l'angoisse. De même qu'on croit au Père Noël parce qu'on désire recevoir des cadeaux, le croyant croit en Dieu en espérant qu'il palliera sa faiblesse physique (parfois pour des désirs exorbitants comme l'immortalité) et sa faiblesse morale (Dieu est censé pouvoir l'aider à vaincre telle ou telle de ses tendances).

Ainsi, au lieu d'accepter ses limites et de compter sur ses propres forces, le croyant attendrait de Dieu, d'une part qu'il satisfasse son désir de toute-puissance, d'autre part qu'il lui donne une aide qui le dispenserait, au moins en partie, d'agir en ce monde.

L'esprit scientifique

La diffusion de l'esprit scientifique, qui repose sur l'observation et la mesure de phénomènes circonscrits à un domaine particulier, entre en conflit avec la croyance religieuse sous sa forme traditionnelle, qui se présente comme une réponse à des questions fondamentales du type : « d'où venons-nous ? ». La théorie darwinienne de l'évolution des espèces n'est pas compatible avec une interprétation dogmatique de la création de l'homme et de la femme. Une interprétation symbolique ne résoudrait pas le problème, car si l'évolution fait intervenir une sélection naturelle, les caractéristiques de l'humanité sont le fruit du hasard.



yalo173 © 123RF.com

Mais il y a une difficulté plus grave : l'esprit scientifique s'intéresse au *comment* des phénomènes, et non au *pourquoi*. Il cherche à décrire le mécanisme de chaque phénomène, et laisse de côté l'explication au sens de cause ultime. L'esprit scientifique considère l'univers comme un ensemble de phénomènes particuliers, et se désintéresse des causes ultimes visées par une question

telle que : « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Ainsi, l'esprit scientifique prive les réponses religieuses de leur prétention à la vérité, en même temps qu'il supprime notre intérêt pour ce type de questions.

En outre, le caractère infini de l'univers est difficilement compatible avec la pensée religieuse, selon laquelle l'espèce humaine, à condition qu'elle obéisse à Dieu, serait le couronnement et le bénéficiaire de toute la création. Le progrès de la recherche sur l'univers nous conduit à l'idée d'un univers infini. Non seulement la terre n'est pas le centre de l'univers, mais le soleil ne l'est pas non plus, car n'importe quel point peut être pris comme centre, puisqu'il n'y a pas de repère absolu. Même si l'hypothèse du Big Bang (formulée par Georges Lemaître en 1927) semble compatible avec l'idée religieuse de création du monde, elle ne permet pas de justifier l'idée d'une création *ex nihilo*, c'est-à-dire la conception selon laquelle Dieu aurait créé le monde à partir de rien de préexistant.

En effet, l'expansion doit se faire à partir d'une matière ou d'une énergie déjà là. D'ailleurs, l'idée de commencement n'a pas de sens : en effet, lorsqu'on parle de la première seconde, ou de la première microseconde de l'expansion, on ne peut se référer à aucun instrument de mesure. Rien n'interdit donc de penser que le point de départ de l'expansion n'est qu'un horizon inatteignable du temps, de même qu'en mathématiques l'hyperbole ne rejoint jamais réellement l'axe des ordonnées lorsque x tend vers 0 par le côté positif de l'axe des abscisses. Et si nous découvrions une forme de vie sur d'autres planètes, ou que se trouvait confirmée l'hypothèse d'une origine martienne de la vie terrestre par l'intermédiaire de météorites telles que Black Beauty² (découverte en 2011 dans le

2. Voir sur ces questions le récent livre de l'astrobiologiste Nathalie Cabrol, *A l'aube de nouveaux horizons*, Seuil,

Sahara), comment continuer d'adhérer au récit religieux ?

Enfin, la relation privilégiée entre Dieu et l'espèce humaine, qu'il aurait créée à son image et à sa ressemblance, est mise à mal par l'hypothèse scientifique d'une continuité entre notre espèce et les grands singes, en premier lieu le chimpanzé (*pan troglodytes*) et le bonobo (*pan paniscus*). L'appellation *homo* apparaît d'ailleurs comme arbitraire, puisqu'il n'y a aucune raison de distinguer le genre *homo* du genre *pan*. L'homme est un grand singe parmi d'autres dans l'arbre de l'évolution. Les études sur l'intelligence des grands singes et sur leurs comportements sociaux suggèrent une continuité cognitive, et il y a fort à douter que les sociétés humaines soient moralement supérieures aux sociétés de chimpanzés, beaucoup plus secourables à l'égard des plus faibles³.

Nous ne sommes donc ni le centre ni le couronnement de la création, qui n'apparaît d'ailleurs pas comme une création.

La violence religieuse

Dans l'évangile selon Saint Luc (10, 30-37), on trouve la parabole du bon Samaritain. Sur la route de Jérusalem à Jéricho, un homme est attaqué par des voleurs et laissé à moitié mort. Un prêtre puis un lévite passent à côté de lui sans le secourir. C'est un Samaritain, c'est-à-dire pour les Juifs un hérétique, qui lui porte secours et qui se révèle donc son véritable prochain.

Cette parabole montre d'une part que l'appartenance religieuse d'une personne peut faire obstacle à l'amour du prochain, car c'est en raison de leur religion que le prêtre et le lévite refusent de porter assistance à l'homme

2023.

3. Voir l'ouvrage de l'éthologue Frans De Waal, *le Bonobo, Dieu et nous* (Les liens qui libèrent, 2013) ou, plus ancien, *De la réconciliation chez les primates* (Flammarion, 2002).

blessé (ils ont peur de la souillure du sang) ; d'autre part, puisque c'est un Samaritain qui, selon Jésus, se comporte comme le prochain de cet homme, la parabole montre que tout homme est notre prochain de même que nous sommes le prochain de tout homme. Ainsi, le christianisme exclut par principe toute idée de « préférence chrétienne » : nous devons aimer notre prochain comme nous-même, qu'il soit chrétien ou pas.

Cependant, l'histoire nous montre, par l'exemple de la conquête du Nouveau Monde comme par celui de la colonisation en général, que la religion chrétienne a souvent été utilisée pour asservir des sociétés non chrétiennes : l'évangélisation forcée succédait à la conquête militaire. Imbus de l'idée de la supériorité de leur religion comme de leur culture, les Occidentaux imposaient leur domination économique, idéologique et religieuse. Ainsi, même la religion chrétienne a pu être imposée par la force et être utilisée pour justifier l'obéissance des colonisés à leurs nouveaux maîtres.

Plus généralement, on considère depuis le siècle des Lumières que les religions sont plutôt un facteur de guerre qu'un facteur de paix. En effet, toute personne qui n'adhère pas aux dogmes officiels est considérée comme hérétique : introduisant une divergence doctrinale, elle est accusée d'éloigner ses frères des vérités nécessaires au salut, ou du moins de porter la division dans la communauté. Elle se trouve donc exclue, et dans certains cas condamnée à mort comme Giordano Bruno qui, en 1600, fut brûlé vif pour ses thèses jugées hérétiques sur la pluralité des mondes habités. Contrairement à Galilée, il n'a jamais été réhabilité par l'Eglise catholique.

Ainsi, la religion dogmatique incite à persécuter tous ceux qui refusent la soumission aveugle à l'autorité ; plus largement, on combat aussi les autres



gitanna© 123RF.com

religions, considérées comme fausses. On est donc tenté de conclure que s'il n'y avait pas de religions, une cause importante de violence serait éliminée.

En outre, même si cette étymologie est contestable, car *religio* en latin vient de *relegere* (respecter une obligation) et non de *religare* (relier), les religions relient les hommes en leur faisant partager des croyances et des pratiques qui soudent une communauté. Elles sont par essence des phénomènes collectifs. Or comme tout groupe se définit par différence avec une extériorité, la religion ne peut pas unir sans exclure. Être chrétien, c'est ne pas être musulman, ou bouddhiste ou athée. Ainsi, comme toute appartenance, la religion porte en elle l'exclusion. Cette exclusion peut conduire à la violence si l'on pense détenir le monopole de la vérité ou de la bonne pratique.

Nous venons d'envisager trois séries d'objections très fortes contre la religion chrétienne. Il faut maintenant examiner

s'il y a moyen de les surmonter, c'est-à-dire de montrer qu'elles n'exigent pas en tant que telles l'abandon de toute forme de christianisme. Essayons de relever ce défi.

Réponse à ces difficultés

La foi n'est pas croyance mais confiance

Face aux théories scientifiques qui rendent impossible de considérer comme une vérité de fait la création du monde à partir de rien par un être tout-puissant, est-il possible de maintenir - de sauver - le cœur de la foi chrétienne ? Ce qui est remis en question, est-ce la foi comme telle, ou seulement certaines croyances adventices dont la religion dogmatique l'a longtemps encombrée et l'encombre encore ?

Revenons à la notion même de foi. Dans le grec des évangiles et des épîtres de Paul, le terme utilisé est *pistis*, qui signifie « confiance » ; et le verbe *pisteuô*, suivi de la préposition *eis* qui indique la direction et le point d'aboutissement, signifie « faire

confiance à », comme lorsqu'on dit à une personne qu'on croit en elle. L'essence de la foi est confiance. Être croyant, c'est s'en remettre à Dieu. En son noyau, la foi ne consiste donc pas à adhérer à une thèse. Elle consiste à croire en quelqu'un, alors que la croyance ordinaire consiste à adhérer à une affirmation théorique insuffisamment justifiée (comme lorsqu'on dit « je *crois* qu'on est le 8 » lorsqu'on n'est pas en mesure de dire « je *sais* qu'on est le 8 »).

Peut-être que la confiance est indissociable de certaines croyances minimales : par exemple, pour faire confiance à Dieu, il faut au moins penser qu'il existe. Mais cette présupposition d'existence n'est pas aussi forte que l'affirmation dogmatique de l'existence de Dieu telle qu'on la trouve dans la religion officielle, par exemple dans le symbole des

apôtres (« Je crois en Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre »). La célèbre formule « Ta foi t'a sauvé(e) », qu'on rencontre à plusieurs reprises dans les évangiles, ne fait pas référence à une croyance théorique, mais à une confiance, parfois à une forme de culot, comme dans le cas de la femme cananéenne (Mt 15, 28), à qui Jésus dit : « Ta foi est grande. »

Afin de dissocier le plus possible la confiance de la croyance, ou la foi des affirmations qui se présentent comme des vérités théoriques susceptibles d'entrer en conflit avec les sciences, je me référerai au problème du mal physique, tel qu'il est abordé dans un des livres les plus audacieux de la Bible, le livre de Job. Job est un riche propriétaire de bétail et un heureux père de famille. Un jour, Satan propose à Dieu un pari au sujet de la fidélité



andreasnaegeli © I23RF.com

de Job : Job continuera-t-il à respecter Dieu s'il perd ses biens, ses enfants, sa santé ? Dieu permet à Satan de mettre Job à l'épreuve à condition qu'il ne porte pas atteinte à sa vie. Satan perdra le pari, car à aucun moment Job ne maudira Dieu. Néanmoins, pendant tout le temps de son épreuve, Job tient des propos qui expriment le désespoir le plus profond. Il exprime même un sentiment d'injustice, car il admet comme une certitude l'idée courante à l'époque, et dans beaucoup de religions, selon laquelle la souffrance vient en punition d'une faute commise. Or Job est certain qu'il n'a rien fait de mal.

La faute de Job n'est pas de nature morale, puisque le présumé de cette histoire est que, contrairement à nous tous, il n'a jamais commis de faute. Sa faute est de nature intellectuelle : c'est de penser que la souffrance est juste lorsqu'elle est méritée, et qu'elle est injuste lorsqu'elle s'abat sur un innocent. En réalité, puisque la souffrance ne vient pas en punition du mal, la souffrance de Job n'est ni juste ni injuste : elle est là, et c'est tout. Même si l'on supposait, comme le veut cette fiction, que la souffrance s'insère dans un plan de Dieu, celui de tester la fidélité de Job, Job ne connaît pas ce plan. D'un point de vue humain, existentiel, Job ne sait rien du plan de Dieu. Il ne sait même pas s'il y a un plan. Sa souffrance reste pour lui une énigme. D'ailleurs, l'idée d'un plan utilisant la souffrance est problématique : si la souffrance est un mal et pas seulement un désagrément relatif, peut-on attribuer à Dieu l'intention de l'utiliser, même comme moyen en vue d'un plus grand bien ? N'est-ce pas une forme de blasphème de lui attribuer ce genre de comportement à notre égard ?

Même si Job désespère et qu'il maudit le jour de sa naissance, il garde confiance en Dieu. Il dit : « Je sais que mon défenseur est vivant et que, le dernier sur la terre, il se lèvera. » (Jb 19, 25) Il a donc la foi. Mais la foi de Job n'inclut pas la croyance selon laquelle Dieu

ferait tout pour le mieux. Elle se réduit à ne pas maudire Dieu, à continuer d'espérer alors qu'aucune raison objective ne le lui permet. Job admet bien sûr l'existence de Dieu, mais il n'admet pas l'idée de providence, l'idée d'un plan ordonné intégrant le mal. En tout cas, il n'arrive pas à se consoler avec une telle idée. La foi est donc ici réduite à sa plus simple expression : la confiance en quelqu'un d'autre qui existe suffisamment pour qu'on puisse lui exprimer notre révolte et notre besoin d'aide, mais qui ne peut pas être considéré comme un grand ordonnateur de l'univers.

De cette interprétation du livre de Job, nous pouvons tirer deux conséquences. Premièrement, la foi n'apporte aucune réponse de nature théorique, ou factuelle, sur la réalité du monde. Elle ne donne pas de réponse à la question « pourquoi je souffre ? » ou « pourquoi cet enfant souffre ? » Mais elle reste une réponse à l'inquiétude, réponse au sens où elle apaise cette inquiétude en la transformant en invocation d'un autre être, fût-ce pour lui adresser des reproches. La foi ainsi comprise n'entre pas en conflit avec les sciences, car elle ne prétend pas apporter une solution à l'énigme du réel et de la souffrance. Si la foi est une réponse, c'est au sens d'absence de renoncement face à ce qui nous révolte, en particulier notre souffrance et surtout celle des autres. Deuxièmement, la foi, comme confiance, est compatible avec le doute théorique (je ne suis pas certain que Dieu soit tout-puissant), mais elle est totalement incompatible avec le doute pratique (qui consisterait à douter de soi en tant qu'aidé par Dieu). Un sportif en compétition peut douter théoriquement qu'il va réussir l'épreuve, mais il ne ressent pas d'hésitation dans ce qu'il fait pour réussir.

L'appel moral : la foi est une réponse à un appel vécu comme nécessité intérieure

Depuis Kant, le reproche fondamental qu'on

adresse aux morales religieuses, au-delà du fait que certaines de leurs prescriptions (interdits alimentaires) sont arbitraires, est de reposer sur une attitude d'hétéronomie (étymologiquement, obéir à la loi d'un autre) : le sujet suit la prescription, non parce qu'il la juge raisonnable, mais parce qu'il obéit à une autorité extérieure dont il espère la récompense et dont il craint le châtement. Il s'agit donc d'une attitude d'obéissance infantile, par opposition à l'autonomie qui consiste à suivre une règle parce qu'on est conscient de son bien-fondé.

Or nous voudrions montrer 1) qu'un commandement peut très bien être vécu comme un appel sans pour autant reposer sur une attitude d'obéissance infantile ; et 2) que compter sur l'aide de Dieu pour combattre la souffrance et l'injustice, n'implique pas un renoncement à faire tout ce qui est en notre pouvoir.

Sur le premier point, on peut partir du principe que le croyant, conscient de la faiblesse de sa volonté (qui se manifeste par la difficulté de faire des choix altruistes lorsqu'ils nous coûtent, ou de ne pas suivre certaines pulsions comme dans le cas des addictions), se tourne avec confiance vers Dieu comme vers quelqu'un qui peut le libérer de cet esclavage intérieur. Il se sent appelé à la liberté. Cette liberté, notamment chez St Paul (Ga 5, 13), ne se définit pas comme libre-arbitre (liberté de choisir entre A et B) mais comme libération de tout ce qui nous rend esclaves et donc incapables de faire ce qui est bon pour nous et pour les autres. La confiance en Dieu est donc avant tout la confiance en un être qui nous appelle à nous libérer de notre esclavage initial par l'obéissance aux commandements qu'il nous donne. En apparence, le croyant ne fait qu'échanger l'esclavage pulsionnel contre une obéissance aveugle à Dieu, donc un esclavage contre un autre. Mais si l'on y réfléchit, comme le contenu du commandement est vécu comme

quelque chose de libérateur, et que la forme de l'obéissance ne relève pas de la crainte mais de l'amour confiant, il ne s'agit pas d'une attitude d'obéissance infantile. En effet, bien que le commandement soit vécu comme venant de Dieu, il est vécu comme un appel à se libérer de l'égoïsme et à libérer les autres de ce qui les opprime et les fait souffrir.

Cela dit, pourquoi vivre la morale comme un appel de Dieu ? Ne peut-on pas se contenter de décider par soi-même d'œuvrer pour la justice et le bien-être de l'humanité ? Ce serait négliger l'écart qui subsiste en nous entre l'exigence morale et la faiblesse de notre volonté, c'est-à-dire entre ce que nous voulons vraiment et ce que nous choisissons concrètement. On peut reprendre les concepts de Freud en distinguant le moi (instance de pensée réaliste) du surmoi (règles morales qui exigent le dépassement de nos pulsions). Mais il faut préciser que, contrairement au but de la psychanalyse, le croyant ne cherche pas à se libérer du « surmoi » : il vit l'exigence morale comme un appel de Dieu et comme un commandement auquel il essaie de se conformer par amour. Il ne fait donc pas les choses par crainte, et il ne les fait pas non plus par intérêt égoïste : s'il pense à lui-même, ce n'est pas à son intérêt personnel, mais à sa libération de tout ce qui le rend esclave, lui et les autres.

Certes, le croyant fait les choses pour Dieu, parce que c'est Dieu qui l'appelle à agir ainsi. Or on pourrait considérer qu'aimer l'autre par commandement représente un amour de second ordre, puisque cela ne repose pas sur des sentiments que nous ressentirions pour lui en particulier. On aimerait l'autre pour Dieu, et non pas pour lui-même. Mais, pour reprendre en partie une idée de Kant dans *les Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785), c'est justement parce que le commandement exige autre chose que l'amour lié aux sentiments qu'il peut nous



jorisvo © I23RF.com

appeler à aimer tout homme, puisqu'il s'agit de les aimer au-delà de ce qui nous intéresse en eux. Le commandement « tu aimeras ton prochain comme toi-même » se révèle impraticable s'il n'est pas vécu comme un appel. Si nous cherchons en nous-mêmes, nous ne trouvons aucun motif valable de nous soucier autant des autres que de nous-mêmes. Seule la confiance en Dieu peut nous donner ce motif. Et cela n'enlève rien aux autres : les aimer pour Dieu ne veut pas dire qu'on les aime moins. Ils sont les bénéficiaires de cet appel reçu avec confiance. Et lorsque cette confiance est vécue dans l'amour, qu'on peut définir avec Descartes (*Lettre à Chanut du 1^{er} février 1647*) comme la conscience de faire partie d'un même tout, elle peut faire que, paradoxalement, l'appel attribué à Dieu soit vécu en même temps comme une nécessité intérieure.

Sur le second point, qui concernait le fait de compter sur l'aide de Dieu, cette confiance n'est pas incompatible avec la volonté de faire tout ce qui est en notre pouvoir, elle n'entraîne aucune démission de la part du croyant. La confiance en Dieu qui m'appelle est un peu comme la foi en une cause : c'est une confiance qui me porte à coopérer de toutes mes forces sans céder au doute (bien que ce dernier puisse être présent sous une forme théorique) ; seul celui qui ne croit pas vraiment à la cause comptera sur les autres pour faire les choses à sa place. La foi consiste à ne pas se laisser décourager par ce qui ne dépend pas de nous, mais en aucun cas à compter sur Dieu pour faire à notre place ce que nous aurions pu faire nous-même. Le croyant n'est donc en rien moins engagé et déterminé que le non croyant : comme sa confiance est une réponse à sa révolte

contre une situation qu'il ne comprend pas, elle ne vient pas atténuer cette révolte mais au contraire la transformer en action, en espérant que Dieu nous aidera. On est donc bien loin de la religion conçue comme une attitude infantile d'obéissance reposant sur la croyance que tout va se passer conformément à notre intérêt ou à nos désirs personnels.

Mais il reste à montrer comment on peut continuer à affirmer l'existence de celui en qui on croit, ainsi que sa puissance pour nous aider. Sans cela, notre confiance serait sans objet.

Foi et structure du monde

La foi présuppose que Dieu existe, car on ne peut pas faire confiance à quelqu'un qui

n'existe d'aucune manière. Mais que penser de l'action de Dieu dans la réalité ? Est-il un créateur tout-puissant comme nous l'affirmons à la messe ?

La confiance en l'aide de Dieu n'aurait aucun sens si Dieu était totalement impuissant, c'est-à-dire incapable d'agir dans la réalité. Mais elle n'exige pas qu'il soit tout-puissant. C'est dans cet intervalle entre impuissance et toute-puissance qu'il faut situer l'action de Dieu. Afin de montrer qu'il n'est pas injustifié de croire, nous adopterons une solution voisine, mais différente, de celle que proposait Leibniz.

Ce qui nous permet de soutenir que le monde est le résultat d'une certaine action, donc le produit d'un certain être (que par convention nous appellerons Dieu), c'est



packshot © 123RF.com

que certaines constantes fondamentales de l'univers, par exemple les masses respectives du proton et du neutron, se présentent comme des vérités contingentes et non comme des vérités nécessaires. En effet, en l'état actuel des sciences, les valeurs des constantes fondamentales ne se présentent pas comme des vérités nécessaires, puisque nous ne pouvons pas mentionner de principe plus fondamental excluant qu'elles prennent d'autres valeurs. Par exemple, la différence de masse entre le neutron et le proton aurait pu être légèrement supérieure, auquel cas tous les neutrons se seraient transformés en protons, ce qui n'aurait pas rendu l'univers impossible mais seulement différent : il n'y aurait eu que des atomes d'hydrogène⁴. On peut donc voir ce qu'on appelle le réglage fin des constantes de l'univers comme l'expression d'une sorte de choix. Il est vrai que si nous découvriions un jour un principe dont toutes les constantes découleraient, notre hypothèse du choix serait mise en difficulté. Nous n'aurions plus qu'à nous rabattre sur une conception de type spinoziste et à accepter l'ordre du monde comme étant le produit de la nécessité, et non l'expression d'un choix potentiellement orienté vers le bien. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Une autre hypothèse à envisager est celle du multivers, selon laquelle il n'y aurait pas un seul univers avec partout les mêmes constantes fondamentales, mais plusieurs, avec des lois et des constantes différentes. L'existence de ces univers irréductibles les uns aux autres soulèverait la question : Dieu a-t-il fait ailleurs d'autres choix, tout aussi bons ? Et y a-t-il un Dieu pour chaque univers ?

4. Sur cette question, écouter le podcast : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-science/pourquoi-les-constantes-fondamentales-valent-elles-ce-qu-elles-valent-9570590>

Ainsi, tant que nous n'avons pas la preuve que les constantes fondamentales de l'univers étaient les seules possibles, nous pouvons continuer à croire en Dieu comme auteur d'un choix. La foi n'en exige pas plus. Notons qu'en disant cela nous ne prétendons pas prouver positivement l'existence de Dieu en nous appuyant sur les sciences : nous cherchons seulement à défendre la *possibilité* de la foi comme confiance en Dieu.

Bien que notre position ressemble à celle de Leibniz, elle se distingue de la sienne sur plusieurs points.

1° Nous n'admettons pas que Dieu ait choisi de créer cet univers en ayant la connaissance de tous les événements. Non seulement il est évident, quoi qu'en dise Leibniz, qu'une action prévue par Dieu ne pourrait pas être accomplie librement par le sujet, mais surtout on ne peut pas admettre que les constantes fondamentales de l'univers permettent de prédire la série infinie de tous les phénomènes, même à un entendement infini. Nous ne pouvons plus adhérer à une représentation déterministe des processus physiques. Ce n'est pas tant parce que la prescience divine est incompatible avec la liberté, que parce qu'elle suppose un modèle périmé de la causalité physique, que nous devons refuser l'idée selon laquelle Dieu aurait choisi de créer cet univers parce que tel ou tel événement particulier y était inclus. Nous considérerons donc que le choix de Dieu porte sur l'aspect général de la série, non sur son détail : pour reprendre l'exemple des protons et des neutrons, on peut considérer que Dieu a choisi qu'il puisse exister des étoiles avec une certaine durée, mais non que le soleil se formerait avec ses caractéristiques propres.

2° Si Dieu a choisi entre différents mondes possibles (structures de l'univers), il n'a pas

pu préférer, puisqu'il est bon, un monde avec plus de bien mais aussi plus de mal, à un monde avec moins de bien et aussi moins de mal. Si, de fait, il a créé un monde avec du mal, c'est seulement parce qu'il lui était impossible de créer un monde avec moins de mal. Il y avait des contraintes à respecter. Il est donc bon mais pas tout-puissant, puisqu'il doit respecter certaines règles de fabrication du monde. Si le mal existe, ce n'est pas parce que Dieu l'a choisi comme condition d'un plus grand bien, mais parce qu'un univers était irréalisable sans une part de mal (notons au passage que reprocher à Dieu d'avoir créé l'univers serait une contradiction performative, puisque je lui reprocherais alors de m'avoir fait exister).

3° Plutôt que de situer l'action de Dieu dans un commencement du temps qui, d'après la physique actuelle, est une notion dénuée de sens, nous la considérons comme un choix intemporel : comme un choix parce que ces constantes fondamentales pouvaient prendre d'autres valeurs, mais comme quelque chose d'intemporel parce que parler de temps n'a pas de sens à l'échelle du Big Bang.

4° Puisqu'il y a des contraintes liées à la fabrication même de l'univers, on ne peut plus penser que Dieu crée le monde *ex nihilo*, à partir de rien : il y a quelque chose dont Dieu doit tenir compte. Si ce n'est pas de la matière, ce sont des rapports d'incompatibilité. La création est plutôt institution d'un ordre, fondation (sens du terme *ktisis* utilisé dans la traduction grecque de la Bible), que création sans aucune contrainte extérieure. Dès lors, sur quel type d'intervention peut porter la confiance en l'action de Dieu ? La confiance en Dieu ne porte pas sur le fait que Dieu puisse changer maintenant le cours des événements, mais sur le fait qu'il a institué les constantes fondamentales d'une manière qui conduit globalement à la réussite des actions bonnes, libératrices, et à l'échec des mauvaises. Au fond, nous avons confiance

que tout est institué pour le mieux, même si nous n'en avons aucun indice (et même plutôt des indices contraires). Il n'en faut pas plus à la foi. S'il y a un plan, c'est un plan qui programme un certain ordre sans anticiper le détail des événements.

Notons que, pour défendre la possibilité de la foi, il n'est pas nécessaire de prouver que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles, mais seulement que ce monde n'était pas le seul possible et que donc rien n'exclut qu'il résulte d'un choix. Cette remarque est importante. Nous ne prétendons pas nous appuyer sur les sciences pour prouver positivement l'existence d'un Dieu bon. Il s'agit juste de montrer que cette hypothèse *n'est pas exclue*.

Nous pensons que nous avons argumenté, autant que le permettaient l'honnêteté intellectuelle et la taille de cet exposé, en faveur de la possibilité d'être encore chrétien aujourd'hui. Si la foi chrétienne, comme confiance, s'en sort indemne, il n'en va pas de même de la religion chrétienne comme ensemble de dogmes institutionnels, notamment celui de la toute-puissance du Dieu créateur. Voyons donc avec quelles modifications la religion chrétienne pourrait être maintenue.

Le nouveau visage de la foi chrétienne

Un Dieu personnel ?

La manière dont nous concevons l'action de Dieu et la manière dont il encourage les actions bonnes est tellement minimaliste qu'elle pourrait nous inciter à renoncer au théisme, c'est-à-dire à la conception de Dieu comme un être personnel (qu'il soit d'ailleurs une personne, comme dans l'unitarisme, ou trois personnes, comme dans le catholicisme ou le protestantisme). En effet, si la volonté de Dieu se manifeste directement

et exclusivement dans la structure fondamentale de l'univers, on pourrait penser que la foi du croyant se résume à une confiance dans l'ordre du monde. Il ne servirait plus à rien de se représenter Dieu comme une personne en qui on peut mettre sa confiance, puisque de toute façon la volonté de Dieu résiderait dans l'ordre immuable des choses.

Je pense que le non-théisme (refus d'un dieu personnel) présente l'avantage de nous inciter à nous débarrasser de deux superstitions qui pèsent sur la religion chrétienne :

La première est l'anthropomorphisme, qui consiste à se représenter Dieu à notre image, notamment comme sujet à des passions humaines telles que la colère ou le désir de vengeance. Selon une citation attribuée à Voltaire, « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. ». Dans son attitude infantile, voulant tout soumettre à ses désirs multiples et incompatibles, l'homme attribue à Dieu la toute-puissance, dans l'espoir que ce dernier comblera ses désirs même lorsqu'ils sont égoïstes et nuisibles pour les autres. De même, le théisme permet de se représenter Dieu comme un monarque agissant arbitrairement, ce qui peut avoir des conséquences politiques.

La seconde est l'anthropocentrisme, qui consiste à penser que l'espèce humaine, moi en particulier, ferait l'objet d'une attention exclusive de Dieu. Cette vision, remise en question par la théorie darwinienne et qui le sera peut-être un jour par la découverte d'autres mondes habités, exprime la conception selon laquelle Dieu pourrait se soucier de notre petite personne au détriment de tout le reste si nous le lui demandons. Or comme le souligne très bien un passage de l'évangile, c'est de la même manière qu'il se soucie des lis des champs ou des oiseaux du ciel (Mt, 6, 26-28) que Dieu

se soucie de chacun de nous. Autrement dit, nous ne pouvons espérer l'aide de Dieu que dans la mesure où elle s'accorde avec le bien général de l'univers. Ce n'est donc pas en nous croyant le centre du monde que nous devons nous adresser à Dieu dans cette relation de confiance qu'est la prière : c'est en acceptant sa volonté pour tout l'univers. Nous devons donc abandonner l'idée de notre importance comme individu et même comme espèce : nous ne sommes qu'un point dans l'univers et nous ne pouvons demander notre bien qu'au sein du bien général.

Malgré ces deux avantages non négligeables, je ne suis pas d'accord avec le non-théisme, car si on renonce à l'idée que Dieu soit une personne, lui faire confiance ou penser qu'on répond à son appel n'a plus aucun sens. Or nous n'avons cessé de décrire l'attitude du croyant comme une attitude de confiance et de réponse à un appel. Il faut donc montrer qu'il y a moyen de maintenir une certaine forme de théisme sans tomber dans l'anthropomorphisme et l'anthropocentrisme.

Si la structure générale de l'univers ne pouvait prendre qu'une seule forme, et que donc notre monde était le seul possible, alors dans ce cas l'acceptation de l'ordre du monde n'aurait rien à voir avec la confiance en un être personnel. C'est ce qui résulte de la philosophie de Spinoza, qui soutient que tout résulte avec nécessité de la puissance immanente de la nature. Les lois de la nature seraient les lois de la pensée de Dieu, lequel n'a pas à choisir entre différentes possibilités.

Mais justement parce que nous admettons que plusieurs ensembles de constantes étaient possibles, et que donc la structure de l'univers repose sur un choix, alors nous pouvons attribuer ce choix à un être de type personnel. Dieu n'a pas de passions, mais il a une intention. Il n'a pas de relation personnelle avec moi, mais il s'est soulié une fois pour toutes du bien commun de tous. Si



jorisvo © 123RF.com

c'est le cas, nous pouvons accepter et aimer la structure du monde en pensant qu'elle résulte d'un choix et en faisant confiance à l'auteur supposé de ce choix. Si Dieu n'était pas une personne, un être choisissant le bien

et distinct du fonctionnement immanent de l'univers, il ne pourrait pas être le partenaire de nos bonnes actions. Toutefois, voir Dieu comme le partenaire de nos bonnes actions, ce n'est pas attendre de lui qu'il change la réalité dans le sens de nos désirs personnels, mais accepter la structure générale du monde, ce qui permettra justement de chercher à modifier le détail des événements, par exemple en portant assistance aux personnes souffrant de discriminations ou de précarité.

Je laisse de côté la question de la Trinité : Dieu est-il un Dieu unique en trois personnes ? Je soulignerai simplement que, dans les épîtres de Paul, Jésus n'est jamais appelé « Dieu » mais seulement « Seigneur », de même que dans le *Gloria* (2^e chant de l'ordinaire de la messe) il est qualifié de « seul Seigneur » mais nullement de « Dieu ». Le dogme de la Trinité, selon lequel l'homme Jésus est l'incarnation du Verbe éternel de Dieu, est donc une élaboration postérieure au christianisme des origines (même si on en trouve des traces dans un passage de l'Ancien Testament, lorsque Abraham reçoit la visite de trois mystérieux personnages en Gn 18). Mais cela ne change rien à la définition de la foi.

L'interprétation des textes

Qui dit religion chrétienne, dit référence à un ensemble de textes qui, en tant que textes considérés comme inspirés par Dieu, font autorité. Dans le catholicisme, l'Écriture et l'enseignement de l'Église ne sont pas considérés comme deux sources complémentaires et susceptibles d'entrer en conflit, mais comme la même source, au sens où c'est à travers l'enseignement de l'Église que le sens des textes est révélé. Il n'en va pas de même dans le protestantisme, où l'Écriture est considérée comme une source opposable à l'enseignement de l'Église (selon la formule luthérienne : *sola scriptura*). Quoi qu'il en soit, nous devons nous efforcer,

à partir des textes qui composent la Bible, d'élaborer une interprétation qui permette de relier le maximum de passages de façon logiquement cohérente. On peut comparer cette opération à un puzzle : faire coller les morceaux de la façon la plus élégante. Cette démarche est analogue à celle des sciences physiques, qui cherchent à intégrer les diverses observations dans un modèle à la fois cohérent et précis. Idéalement, c'est une fois que nous avons réussi à interpréter la Bible avec le maximum de cohérence que nous pouvons établir un lien entre sa signification et notre vie dans ce qu'elle a de plus concret (loin de toute fuite dans l'irrationnel).

La question de la traduction est importante : il faut proposer quelque chose de scientifiquement rigoureux (en partant des textes originaux) et qui, dans la langue d'aujourd'hui, porte le lecteur à la prière et à la méditation.

Croire en l'Eglise ?

Qui dit religion, dit communauté de croyants, puisque aucune religion ne peut être strictement individuelle. Mais que veut-on dire lorsqu'on parle d'Eglise ? A quelle échelle situer cette communauté ?

Je ne m'étendrai pas sur le discrédit qui pèse actuellement sur l'institution catholique, c'est-à-dire sur l'Eglise romaine comme institution hiérarchique transnationale. Elle donne souvent un contre-témoignage de ce que c'est qu'être chrétien. Cependant, concevoir la foi dans une relation à d'autres croyants me paraît essentiel. En effet, penser que la confiance que j'ai en Dieu est partagée par d'autres donne corps à l'appel de Dieu, puisque la confiance en Dieu s'étend alors à une communauté de croyants qui œuvrent dans le même sens. Je peux alors dire que je crois *en* l'Eglise (j'ai confiance en elle) et pas seulement que je crois *à* l'Eglise (à son

existence), étant donné que j'ai confiance en l'action positive de tous ceux qui avec moi partagent l'esprit du Christ.

C'est une autre façon de concevoir l'Eglise : un ensemble de croyants qui donnent corps en ce monde au message du Christ. Il ne s'agit pas d'une institution. On ne sait pas exactement qui en fait partie, car l'habit ne fait pas le moine, mais chaque croyant sait qu'il n'est pas le seul à être dans cette relation de confiance envers Dieu. Il peut se dire qu'il fait corps avec des personnes de bonne volonté qui partagent l'esprit du Christ, que ce soit sciemment ou à leur insu. En tant que communauté de croyants, nourris de la parole et de l'exemple du Christ, qui comme Job est allé au bout de la souffrance et de la révolte (voir ses paroles sur la croix, empruntées au psaume 21), nous sommes appelés à être les signes visibles de l'amour de Dieu pour tous les hommes.

Je pense pouvoir conclure que oui, on peut encore être chrétien aujourd'hui, à condition de concevoir la foi comme une confiance plutôt que comme une adhésion plus ou moins aveugle à des dogmes ; à condition aussi de renoncer à l'idée d'un Dieu tout-puissant qui pourrait répondre à nos désirs égoïstes.

Pour en revenir au conflit de l'esprit scientifique avec la foi, que nous mentionnions en introduction comme une cause majeure de désaffection de nos contemporains vis-à-vis de la religion chrétienne, je pense que ce conflit n'a pas lieu d'être si l'on revient à l'essentiel de la foi chrétienne. Tant que l'institution catholique s'arc-boutera sur des dogmes et exigera une adhésion aveugle de notre esprit sous peine de damnation, elle ne pourra qu'éloigner les hommes de la foi. C'est elle, plutôt que l'esprit du temps, qui est responsable du développement actuel de l'athéisme. **Frédéric Gain**



aventure Chrétienne

L'histoire du jardin d'Eden

André Scheer (exégète laïc)

Pourquoi donc lit-on si mal cette histoire depuis des siècles et dans toutes les religions du livre ?

Jamais ce récit n'a parlé de péché, de pommier, de chute, de l'orgueil de l'homme qui voudrait décider de ce qui est le bien ou le mal, de condamnation ou de punition divine pour avoir désobéi par orgueil, et autres âneries...

Il ouvre « simplement » la Bible par une mise en garde contre une manière faussée de voir le religieux !

Envoyés du Jardin d'Éden (Genèse, 3, 8-24)

Dans les derniers numéros de Golias Magazine (n° 214, 215 et 216 de janv/févr, mars/avril, et mai/juin 2024) nous avons suivi la mise en route du Terreux dans le Jardin des Délices, fait pour lui sur mesure. Nous avons aussi compris que ce Jardin est une image de tous les milieux fermés qui nous sont indispensables pour pouvoir nous construire. Jardins merveilleux dans la mesure où l'on peut en sortir un jour ! Jardin fait pour nous permettre un élan vers la Terre toute entière afin de contribuer à la garder et à la servir. Et non Jardin refuge.



Deux arbres particuliers s'y trouvent :

- L'Arbre des Vies, figuier qui est l'image de la Tora de « Il est là » et dont « Il est là » -Dieu n'a pas déconseillé l'accès mais l'a placé bien en évidence au milieu du Jardin ; on ne peut pas le rater...
- Et l'Arbre du Com-prendre le Bon et le Mauvais, dont on ne doit en aucun cas manger les fruits. En effet, ces fruits-là seraient les réponses toutes faites données par un religieux faussé pour éviter à l'humain de chercher ces réponses aux questions que la vie nous pose. Ce religieux faussé nous dispenserait alors de la Vie même, nous transformant en morts vivants.

« Attention ! Ce deuxième arbre pourrait être chacun des arbres du jardin. Il va se substituer à eux si vous les voyez comme des arbres à réponses qui vous pourraient vous éviter de les chercher par vous-mêmes les réponses à vos questions, c'est à dire vous dispenser de vivre, vous dispenser des essais et des erreurs qui seront les vôtres, nous dit le texte. Tout est dans la façon de voir ! »

Puis la Femme est arrivée ! Tirée de la côte du Terreux, faite pour être un secours face à lui, en le soutenant mais aussi en s'opposant à lui, elle remplace la déesse de la vie de Sumer, dite déesse de la côte ! Il n'y a plus rien de magique, car il y a mieux que cela : une présence qui fait vivre, dans laquelle le Terreux se reconnaît vivant.

Les deux sont alors appelés à quitter, alors que seule la femme en avait jusque-là le «



privilège », arrachée à sa famille lors du mariage. Les deux sont aussi appelés « à naître l'un de l'autre », alors que, jusqu'ici seul l'homme naissait de la femme ; elle aussi sort de lui, de son côté...

Nous avons enfin rencontré une curieuse bestiole, le Serpent, l'aristocrate de l'immuable. Celui qui dure en se répétant à l'infini à l'identique, de mue en mue... Vieille tentation de l'humanité qui cherche à se construire en s'économisant les douleurs et les souffrances liées à ses pénibles essais...

Dans le fond, propose-t-il à l'humanité représentée par la femme, pourquoi donc ne pas s'en remettre aux fruits déjà tout faits de l'Arbre de la Connaissance ? Puisque le religieux lui-même vous les propose par l'intermédiaire de l'Arbre du Milieu du Jardin !

Ils vont donc essayer de s'économiser ce travail de recherche, de mise au point, de découverte et d'essais souvent infructueux et parfois douloureux, en s'en remettant à ce qu'ils croient être le religieux, l'expérience même de la Tora de « Il est là ».

Nous les avons quittés au moment où ils ont essayé les réponses toutes faites aux questions que la vie nous pose ; leurs yeux se sont ouverts, ils ont découvert leur fragilité, leur exposition aux dangers et aux imprévus tout comme l'inanité de demander au religieux les réponses que nous devons trouver en long de nos existences.

Nous allons maintenant arriver à la fin de l'histoire, et voir ce que « Il est là » - Dieu va leur proposer, lui qui ne voudrait pas les

voir en rester à l'illusion d'une vie devenue indolore, ... mais qui ne serait plus une vie pour eux !

Après avoir goûté aux solutions toutes faites

Alors qu'ils viennent de manger de l'Arbre des Vies, que la femme a pris pour l'Arbre du Com-prendre le Bon et le Mauvais, leur réaction à tous les deux va paraître surprenante comme nous le dit le récit :

8. « Et ils entendent la voix de "Il est Là"-Dieu qui se balade lui aussi dans le jardin vers le souffle du jour. Et ils se cachent, le terreux et sa femme, des faces de "Il est Là"-Dieu au milieu de l'arbre du jardin. 9. "Il est Là"-Dieu crie le terreux, et lui dit : - Tu n'es pas là, toi ! »

10. « Et il dit : - C'est ta voix que j'entends vraiment dans le jardin, et j'ai vraiment peur, parce que je suis nu, et je me cache pour de bon. »

11. « Et il dit : - Qui t'as répondu¹ que tu es nu ? Est-ce que c'est de l'arbre dont je t'ai ordonné de ne pas manger que tu as mangé pour de bon ? »

Ils ont entendu et... ils se cachent

Qu'ont-ils donc entendu ? La seule parole que « Il est là » -Dieu ait prononcée dans le récit est un appel : « Tu n'es pas là, toi ? » Pourquoi donc Dieu les appellerait-il alors qu'il est en train de faire son footing du matin ?

Soyons exacts : il se balade vers le souffle du jour. Le souffle, rouakh, c'est ce qui créé ; le



jcplr © 123RF.com

mot est le même que dans Genèse 1, souvent rendu par l'Esprit, le Souffle. Le Souffle qui fait bouger, ouvrir, tenter quelque chose de nouveau...

Il nous en dit beaucoup ce récit sur l'action de création de Dieu. Le jour en cause n'est pas programmé d'avance par la divinité, Dieu ne le connaît pas ; « *Il se balade vers le souffle du jour* ». Le Dieu de la Bible s'avance dans le jour, sans savoir sur quoi ce jour va déboucher, ce qu'il va mettre en route. « Il est là » - Dieu en cherche le fil et se met à la recherche de son sens. Comme si l'on nous disait que, comme tout créateur, il est transformé lui-même par sa création ! Et le sens de ce jour qui naît, Dieu ne peut le trouver sans le Terreux. On pourrait presque dire que ce jour ne peut avoir de sens pour Dieu si ce jour-là n'inclut pas l'humain. Mais le Terreux et la Femme sont aux abonnés absents... Ils se cachent.

Plus exactement, ils se cachent de « Il est là » - Dieu, « *au milieu de l'arbre du jardin* »². Une manière de dire que la Tora, même la Tora, peut devenir le cache misère de celui qui baigne dans la culpabilité ou la peur si l'on a présenté la relation de Dieu aux humains comme l'application d'un contrat à respecter sous peine de mort, ou ses commandements comme des obligations absolues. Cette Tora-là lui masque alors le parler de Dieu ; un comble, non ?

Drôle de jeu !

Un enfant de 4 ans serait surpris par le déroulé du texte. Quand on joue à la cachette, on ne répond pas à celui qui colle et qui vous cherche, non ? Cela devait déjà être vrai quelques 3 ou 4 siècles avant Jésus !

Et ici, le Terreux répond à cette voix qui désormais lui fait peur.

Nous avons déjà vu, dans le texte précédant (*Golias Magazine* n° 216) que la femme avait introduit la peur dans le récit. Cette même peur revient ici, mais de quelle peur parle-t-on ?

Cette peur des deux n'est pas celle de coupables venant de transgresser un ordre, puisqu'elle était là avant cette transgression (Gn 3,3). Ce ne peut donc être que la peur qui vous prend lorsque vous vous retrouvez tout à fait fragile, nu, exposé à toutes les circonstances dangereuses de l'existence... vous qui pensiez avoir trouvé un super outil pour en avoir raison, pour tout maîtriser. Avec l'arbre à réponses, par exemple : la Tora que vous aviez pris pour un guide infallible de votre existence et qui se révèle être autre



chose. Tout à fait autre chose ! Merveilleuse découverte que celle que nos deux acteurs sont en train de faire, comme on le verra, mais quelle déstabilisation que de voir que leur plan initial ne fonctionne pas... En clair : On comptait tellement sur le religieux pour tranquilliser nos existences, et... ça ne marche pas.

Comment sais-tu que tu es nu ?

Nos deux lascars étaient évidemment nus depuis le départ, comme le récit l'avait précisé : « *Et ils sont eux deux nus, le terreux et sa femme, et ils n'en sont pas honteux* » (Gn 2, 25). Les deux étaient donc nus sans le savoir. Tout comme leurs yeux étaient ouverts, puisqu'ils ont vu l'Arbre dont ils ont compté qu'il leur économiserait de vivre, sans qu'ils ne le sachent davantage. Pourquoi donc aurait-il fallu que quelqu'un leur dise leur nudité pour qu'ils s'en rendent compte ?

Avec les images qui sont disponibles dans sa langue et dans sa culture³, le texte nous dit que tant que l'on essaie de vivre, d'oser, de tenter, d'essayer, de s'acharner, eh bien rien ne nous dit alors notre fragilité comme celle que l'on peut éprouver lorsque nos tentatives échouent. L'esprit d'entreprise nous donne des ailes et des forces que nous voyons se mettre en œuvre lorsqu'on le fait vivre.

Mais si l'on pense que c'est le religieux qui a déjà essayé à notre place et qu'il dispose, lui, des réponses ou des résultats que nous n'avons plus à tenter d'obtenir par nous-mêmes, alors, quelle va être notre désillusion, voire notre angoisse en comprenant l'inanité de ce qu'il peut nous proposer. Des recommandations de

vie à deux balles ! Au lieu d'assurer sa fonction qui est de nous faire mieux voir la réalité dans laquelle nous sommes immergés pour la vivre au mieux par nous-mêmes, ce religieux faussé, tordu qui nous dirait ce que nous devrions faire nous dispenserait peut-être de vivre par nous-mêmes et d'en supporter les incertitudes, les douleurs ou les souffrances, mais avec le résultat de faire de nous des morts vivants...

La « *Tora-Réponse-À-Tout* » sur laquelle ils comptaient n'est plus bonne qu'à cacher leur misère. Ils s'étaient déjà confectionnés des ceintures avec les bonnes feuilles de la Tora, c'est dire qu'ils s'étaient résolus à partir, à quitter ce Jardin merveilleux⁴. Eux-mêmes, bien avant que « Il est là » - Dieu leur ait reproché quoi que ce soit. Tant qu'ils se trouvent près de ce Dieu-là, ils n'ont plus la force que d'être cachés de lui... Le paravent du Contrat religieux pour l'humain qui n'ose plus vivre en entendant la voix de celui qui lui donne la vie.

C'est « Il est là » - Dieu lui-même qui ne va pas vouloir en rester là, et les laisser se sauver en catimini. Il va leur mettre les points sur les i avant leur prochain départ, dirions-nous.

L'audition des trois personnages

12. « *Et il dit, le terreux : - La femme que tu as donné auprès de moi m'a donné de l'arbre, elle, et j'ai mangé.* »

13. « *Et "Il est Là"- Dieu dit à la femme : - Qu'est-ce que c'est que cette chose-là que tu as faite ?* »

« *Et elle dit, la femme : - Le serpent m'a séduite, et j'ai mangé.* »

La réponse du Terreux correspond à ce qui s'est passé. C'est en effet à lui que : « "Il est là" - Dieu avait adressé son *interdiction de manger de l'Arbre de la Connaissance, équivalente, comme on l'a vu à celle de manger de tout arbre qu'ils verraient comme cet arbre mortel.* » Il n'est pas exact de lire cette réponse comme une dénonciation ; au ras du texte, c'est simplement l'exposé des faits. On rappelle que la Femme, est ici la figure de toute l'humanité.

On notera que le Terreux ne parle pas de la Femme (en tant que femme, ce coup-ci) comme celle qu'il lui aurait donnée. Comme SA Femme. Non, c'est « *la Femme que tu as donnée auprès de moi* », considérable différence. Le Terreux sait qu'elle ne lui a pas été donnée, mais mise auprès de lui. C'est magnifique pour l'époque (et pour aujourd'hui également), non ?

De même la femme répond-elle, sans vouloir forcément se justifier mais pour là aussi simplement exposer les faits ; elle a été séduite par le Serpent. En un mot, l'humanité reconnaît son intérêt pour tout ce qui lui permettrait d'économiser ses souffrances, ses hésitations, les risques que l'existence lui fait courir, en adoptant ce qui aurait déjà été mis au point, inventé par d'autres. Y compris par les Paganini du religieux, qui deviennent alors des fournisseurs de réponses à nos questions, des guides qui décideraient des choix à opérer dans la conduite de nos existences. L'hébreu nous dit ici quelque chose de particulièrement drôle, car le mot qui dit séduire dans cette langue (Nasa')



jorisvo © I23RF.com

signifie également : se faire des illusions, ou encore prêter de l'argent à quelqu'un... ! Les langues rustiques comme celle-ci sont particulièrement branchées sur le réel, non ?

Les conclusions qu'en tire « Il est là » -Dieu

Aussi bizarre que cela nous paraisse, elles vont déboucher sur une seule condamnation, celle du Serpent, et sur deux révélations destinées au Terreux et à la Femme.

La condamnation sans appel du Serpent, image de la démarche magique

14. « *Et "Il est Là"-Dieu dit au serpent : -Puisque tu fais cette chose-là, tu es vraiment*



maudit toi, parmi toute grosse bête, parmi tout vivant du champ ; c'est sur ton ventre que tu vas, et c'est de la poussière que tu manges tous les jours de ta vie. » 15. « C'est l'hostilité que j'institue entre toi et la femme, entre ta semence et sa semence, celle-ci l'attaque à la tête, et toi, tu l'attaques au talon. »

On rappelle que le Serpent, de par son nom comme de par sa biologie, est l'artiste de l'immuable, le magicien de la vie qui se répéterait toujours à l'identique de ce qu'elle est déjà. Celui qui permet d'éviter les obstacles de la vie en exerçant la science de la divination ; connaître le futur pour en éviter les obstacles et que la vie se poursuive telle qu'elle est, telle que nous la connaissons aujourd'hui. La démarche magique par excellence. Elle est encore très présente aujourd'hui, regardez donc la dernière page de votre journal avec, les horoscopes !

Eh bien, pour « Il est là » - Dieu, cette démarche (ou ce Serpent) est maudit(e). C'est dire qu'elle doit être considérée comme une démarche sans valeur, une idolâtrie, une fumée ou une vapeur comme le disaient les anciens Hébreux. Une chose à laquelle il serait fou de se fier.

Attention : Ne pas prendre des constatations pour des condamnations

Les Serpent n'est pas condamné, à titre punitif, à ne plus avoir de pattes et à marcher sur son ventre ! Les serpents n'ont jamais eu de pattes, et cela les anciens Hébreux le savaient mieux que nous tous ! Le texte constate que le serpent biologique n'a pas de pattes, et que donc, il mange de la poussière puisqu'il avancerait sur le ventre.

Les auteurs savaient aussi mieux que nous que les serpents ne se sont jamais nourris avec de la poussière, mais avec des petits rongeurs, des œufs divers, etc. Si l'auteur nous dit qu'il mange de la poussière⁵, alors que c'est extravagant, c'est pour insister sur la démarche de mort qui est la sienne : la magie, la divination... qui pour lui n'est qu'une manière idiote d'éviter le réel. C'est cela qui est condamné, maudit par Dieu lui-même.

De même, l'hostilité entre les serpents et les êtres humains est de toujours, tout le monde sait cela ! Mais le récit nous dit que la démarche magique est comme la morsure du serpent, mortelle pour les hommes. Elle les distrait des exigences de la vie. Elle les détourne de leur position de sujet, d'auteurs de leur propre existence.

Dieu ouvre les yeux de la femme sur son existence

16. *« C'est à la femme qu'il dit : - Je laisse vraiment se multiplier, se multiplier ta peine à donner forme et ta grossesse ; dans la peine à donner forme tu enfantes des fils ; ton désir vers ton homme, et lui il gouverne sur toi. »*

Il s'agit, de même que pour le Serpent, d'une constatation, même si celle-ci ne débouche pas sur une condamnation comme celle de l'artiste de la démarche magique.

En effet, les auteurs nous montrent que "Il est là"-Dieu constate ce qu'est la vie de la femme, à cette époque de l'Orient ancien. Rien ne dit qu'il approuve ce qu'il constate, il le constate seulement.

Et il constate deux choses :

La première est que la femme traverse les douleurs de l'enfantement lorsqu'elle donne naissance à ses fils⁶. Il ne s'agit donc pas d'une condamnation à souffrir pour enfanter. Les douleurs sont là, qui viennent de la manière dont les mammifères engendrent leurs petits, et toutes les femelles de ce genre accouchent en souffrant ; elles sont construites de telle manière que cela est. Comme pour le serpent sans pattes, c'est un constat brut. Pas une condamnation à souffrir comme on l'a présenté à l'envi depuis des siècles. Pour les Sémites de cette époque, donner la vie est une bénédiction de Dieu. La malédiction serait au contraire, pour une femme d'être privée de ces grossesses comme on le voit dans les histoires de toutes les femmes stériles des grandes figures bibliques (Sarah, Rébecca, Rachel, etc.).

Ainsi, Dieu s'adresse à la femme en lui reconnaissant son rôle de mère des humains. Rôle que n'est pas contesté, et qui est même

souligné comme celui qui lui est donné depuis toujours.

« *La seconde chose que Dieu constate à propos de la femme*, c'est que son homme, vers lequel la porte son désir, est celui qui a pouvoir sur elle. "Lui, il gouverne sur toi." »

Rien, absolument rien dans le texte ne dit qu'il s'agit d'une manière de punir la femme ! Il s'agit là encore d'un constat ; la femme est, dans les conditions où vivent les hommes, soumis à son homme, à son mari⁷. Et comme celui-ci est doté d'une force physique supérieure à celle de sa femme, il a sûrement été rarissime que les conflits entre les deux se soldent au désavantage de l'homme. Il me semble vraisemblable que les auteurs du texte regrettent, au nom du Dieu qu'ils cherchent, une telle situation.

Pour la femme, Dieu se contente, pourrait-on dire, de confirmer les caractéristiques de son





existence physique et sociale. Elle enfante, et c'est une bénédiction malgré les douleurs, et elle est soumise à son homme qui a pouvoir sur elle, ce qui est loin d'être une bénédiction. Mais c'est ainsi.

« ***Nul châtement, nulle punition, simplement une mise en situation de la condition de la femme.*** » Comme si l'on voulait montrer que la vie vraie, la vie qui n'est pas une combine des vapeurs de la magie, est parfois difficile mais qu'il va falloir l'affronter telle qu'elle est. Nous allons voir qu'il va être de même pour le Terreux, son homme.

Dieu ouvre aussi les yeux du Terreux sur son existence

17. « *Et c'est au Terreux qu'il dit : - Puisque tu écoutes vraiment la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je te donne cet ordre, en disant : "Tu ne manges pas de ça !", la terre est maudite à ton passage, dans la peine tu la manges tous les jours de ta vie.* » 18. « *C'est de l'épine et de la ronce qu'elle fait pousser pour toi et tu manges la verdure du champ.* »

19. « *C'est dans la sueur de tes narines que tu manges du pain, jusqu'à ton retour à la terre, d'où tu as été pris ; puisque tu es poussière, et que tu retournes à la poussière.* » Là aussi il faut voir ce que dit précisément le texte.

« *Puisque tu écoutes vraiment la voix de ta femme...* »

Il ne s'agit en rien de présenter le Terreux comme victime d'une action initiée par

Madame ! La Femme est l'image de l'humanité. La phrase signifie simplement que l'être humain a cherché de tout temps à se ménager les difficultés de l'existence en essayant de trouver des réponses déjà prêtes aux questions qu'il se posait. À tenir compte de l'expérience, à retenir les solutions déjà mises au point par d'autres pour avancer dans ses difficultés, etc. Heureusement que l'on ne réinvente pas tout à chaque seconde !

Mais en matière de religieux, et c'est dans ce cadre-là que ce texte a été écrit (il figure, de plus, dans les premières pages de la Bible, excusez du peu !), prendre l'expérience religieuse comme quelque chose qui va nous éviter les douleurs de l'existence en utilisant les recettes concoctées par ses clercs, c'est mortel.

« *La terre est maudite à ton passage...* »

Mais par qui la terre peut-elle être maudite au passage du Terreux, puisqu'il est seul, sinon par lui-même ! L'agriculture est en effet si difficile en ces pays semi-désertique que le Terreux ne pourra que maudire ces conditions extrêmes qui sont les siennes. Les dollars américains ou ceux du pétrole n'inondaient pas déjà certains des pays du Moyen-Orient. Comme pour la femme, Dieu ouvre les yeux de l'homme sur les conditions dans lesquelles la vie lui est offerte. Et elles sont difficiles... Oui, c'est dans la peine qu'il mangera tous les jours de sa vie. Mais cela n'a rien à voir avec une punition, un châtement ; ce sont les conditions même de son existence qui sont décrites. Oui, la ronce et l'épine viendront pourrir le métier ! Elles

sont là depuis toujours. Et elles vont y rester longtemps encore...

Tout est dit quand les auteurs reprécisent que le Terreux « *Mangera son pain à la sueur de ses narines...* » Là encore l'agriculture n'est pas difficile parce que le Terreux aurait désobéi ; il a essayé les recettes que le religieux n'aurait jamais dû lui proposer, et comme cette démarche est inscrite dans sa manière de traverser l'existence, en s'inspirant ce qui est déjà au point, il l'a essayée. Aurait-il pu faire autrement ?

Oui, la vie est parfois, souvent dans certaines situations, angoissante. Le mot qui dit la sueur, en hébreu, dit également l'angoisse, davantage que la fatigue comme dans notre langue. L'angoisse de vivre, ici.

«*Tu es poussière et tu retournes à la poussière...*»

Là encore, nous avons un constat et non une condamnation. En akkadien⁸ l'expression retourner à la poussière signifie tout simplement mourir. Mourir physiquement. Comme le serpent n'a pas de pattes, comme la femme accouche dans les douleurs, comme elle peut être soumise à la violence de son homme, comme l'agriculture est difficile en pays semi-désertique... eh bien le terreux finit par mourir ! Ce n'est là encore pas un châtement, mais toujours une constatation. Oui, tu vas mourir, car la mort fait partie de la vie qui t'es donnée. Le début du récit le disait déjà en montrant que le Terreux est fait avec de la poussière tirée du sol ; si l'on avait voulu qu'il soit incassable, on l'aurait construit avec de l'argile comme dans les épopées mésopotamiennes, et pas avec de la

poussière. La mort physique du Terreux est donc inscrite dans sa constitution, elle ne peut être prise pour une sanction !

Comme si Dieu dressait devant le Terreux le tableau de la vie qui l'attend à l'extérieur du Jardin. Jardin dont nous savions dès le début de cette histoire qu'il faudrait sortir. Voyez ce qui était dit au début du récit : « "Il est Là" - *Dieu prend le Terreux et le laisse au repos dans le jardin de Délices pour la servir et pour la garder.* » Nous avons vu que "**la**" ne pouvait renvoyer qu'à la terre, seul substantif féminin du récit. Mais pour servir la Terre, il faudra bien qu'il sorte du Jardin d'Éden, qui n'en occupe qu'une infime partie... !

Ainsi dès le début, l'expérience du jardin d'Éden n'est que temporaire, provisoire... Comme si Dieu tâtonnait, ne sachant encore trop s'il n'a pas fait une erreur de les amener dans ce fichu Jardin de Délices...

La réaction du Terreux au tableau de la Vie qui vient de leur être présenté

20. « *Alors le terreux crie le nom de sa femme : - "Ève-la Vivante !" Puisqu'elle est la mère de tout vivant.* »

Il a du courage le gars, non ? On vient de lui dire que la vraie vie, ça va être quelque chose qui sera loin d'être indolore pour chacun des deux, qu'il va en baver avec l'agriculture (le contraire ferait rire tous les orientaux), qu'il va connaître les affres de la mort, que sa femme aura du mal à traverser les douleurs qui seront les siennes, etc... et ce qu'il trouve à faire c'est... ? Donner un nom à cette femme qui est mise près de



lui, en l'appelant Khawah-Ève, c'est à dire la Vivante ! Il lui donne un nom, c'est à dire pour les sémites, un programme. Manière de dire : "Eh bien, voilà ce que tu vas devenir, toi mon humanité. Tu vas être confrontée à tout ce qui vient de t'être proposé, et pourtant, nous allons tous, nous tous les vivants, nous coltiner avec cette existence-là, nous allons la vivre. Et on verra !

Comment des exégètes ont-ils pu imaginer que cela puisse être une réponse à un panel de condamnations, si condamnations il y avait eu ? C'est un accord, une manière qu'a le Terreux de dire à son Dieu : « *Banco ! On s'y jette !* »

Les préparatifs pour les lancer dans l'existence vraie

D'abord, la couture !

21. « "Il est Là"- Dieu fait au terreux et à sa femme des tuniques de peau, et il les en vêt. »

Il est difficile d'imaginer ce que peut avoir de provocant ce verset pour des juifs traditionalistes ! « Il est là » - Dieu coud pour les deux humains une tunique de peau, c'est à dire de cuir ! La matière qu'il est formellement interdit à un juif de travailler, puisqu'il s'agit de la peau d'un cadavre et que le Dieu d'Israël est celui des vivants et non pas des cadavres... C'est pour cela que les prêtres du Temple sont tous vêtus de lin. À bas le cuir, les peaux d'animaux morts... Et ici, c'est « Il est là » lui-même qui joue au tailleur, et qui se fait le plaisir de travailler les peaux mortes. Une véritable provocation ! Insupportable pour les juifs pieux ! Une belle manière qu'ont trouvée les rédacteurs

du texte du Jardin de leur faire voir que les Paganini du strict respect des commandements ont peut-être moins à voir avec le Dieu de la Bible que ce qu'ils croient...

Il y a aussi quelque chose de très beau dans les mots hébreux eux-mêmes. La peau (ôr), c'est le même mot que le verbe bouger ; ce qui montre que pour les auteurs, c'est Dieu lui-même qui tient à ce que l'on n'en reste pas là, à ce que l'on bouge, à ce que l'on prenne le large. Il les habille pour... Un Dieu du mouvement en quelque sorte.

Des précautions, ou un constat d'échec de son premier plan... ?

22. « *Et il se dit, "Il est Là"- Dieu : - Voici, le terreux devient comme l'un de nous, pour la com-prébension du bon et du mauvais. Mais maintenant, qu'il ne lance sa main, et qu'il prenne aussi de l'Arbre des Vies, et qu'il en mange, et qu'il vive pour le monde de la durée qui vient.* »

Là encore il faut serrer de près le texte. Lorsque les auteurs font dire à « Il est là » - Dieu : « *Le terreux devient comme l'un de nous...* », il ne dit pas que l'humain veut se faire Dieu à sa place ; il aurait alors dit « *Veut se faire comme moi...* » L'un de nous est une expression qui évoque les dieux⁹ de l'orient ancien, le panthéon des innombrables dieux qui peuplaient les temples de l'Orient. Ici aussi, il s'agit d'un simple constat ; si les humains ne comptent plus sur des clercs qui vont leur dire à longueur d'existence ce qui est bon ou mauvais pour eux, s'ils tirent cela de leur

propre expérience de vie, cela signifie qu'ils sont dans la position des dieux de l'époque, qu'ils vont com-prendre par eux-mêmes ce qui est bon ou mauvais pour eux. Et le Dieu de la Bible est loin de regretter une telle proposition. L'humain autonome ; n'est-ce pas là le rêve de « Il est là » de toute éternité ?

« *Mais maintenant...* », comme le dit le texte, il ne faudrait pas qu'il s' imagine vivre la vie qui vient en se contentant de lancer sa main sur un arbre qui lui donnerait la com-préhension du Bon et du Mauvais sans avoir à la rechercher par lui-même. « L'auto-nomie »¹⁰ qu'il vient de se découvrir capable de vivre, eh bien il doit l'assumer, sans s'en remettre à un arbre distributeur de réponses, cet arbre fût-il celui de la Tora !

Il lui va falloir vivre. C'est à dire sortir !

Il y a là aussi quelque chose de très beau en hébreu : les deux verbes sortir et trouver (yats'a et mats'a) sont quasiment les mêmes et ils sont toujours difficiles à différencier l'un de l'autre dans leurs conjugaisons... Comment trouver si l'on ne sort pas ?

L'envoi du Jardin d'Éden

23. « *Et il l'envoie, « Il est là » Dieu du jardin de Délices, pour servir la terre, de laquelle il est pris, de là-bas.* »

24. « *Et il chasse le terreux, et il fait demeurer à l'orient vers le jardin des Délices les Chérubins et la flamme de l'épée tournoyante, pour garder le chemin de l'Arbre de Vies.* »



zatletic © 123RF.com

Une nécessité

Vous avez bien lu, « *il s'agit d'un envoi et non d'un renvoi !* » *Schalakk*, en hébreu c'est envoyer. C'est le mot qui a donné l'envoyé, l'Apôtre. Le Terreux et la Femme sont envoyés du Jardin. Et s'ils sont envoyés du Jardin, c'est pour garder et servir la terre dont ils ont été pris, formés. Nous retrouvons ici, inchangé, le projet du départ. Le Terreux avait été mis dans le Jardin pour garder et servir la terre. Comme nous l'avons répété, ils auraient dû de toutes les façons sortir du jardin pour aller la servir, la terre ! L'envoi du Jardin n'est donc pas une punition, un prix à payer pour avoir désobéi ; c'est la mise en œuvre du projet initial, inchangé, de « Il est là » - Dieu dont les deux restent les envoyés.



hennadiinaumov © 123RF.com

Mais peut-être que sortir de ce Jardin délicieux, délicieux mais mortel si l'on y reste ad vitam aeternam, est quelque chose de difficile. Alors pour qu'ils prennent leur élan sans retard, le texte va nous préciser que Dieu les en chasse, les en expédie...

Et le rôle des CRS postés à l'entrée ?

Nous sommes tous d'incorrigibles lecteurs pressés, et nous avons lu que « Il est là » - Dieu avait posté des gardes, les chérubins, pour interdire l'accès du Jardin aux deux envoyés. Mais le texte ne nous dit pas cela !

« Il est là » - Dieu fait demeurer vers le jardin des Délices les Chérubins pour garder le chemin de l'Arbre des Vies.

Commençons par voir qui peuvent bien être ces Chérubins

Ils apparaissent dans la Bible dans le livre de l'Exode. Les Hébreux sont dans le désert et « Il est là » dit à Moïse de faire une boîte pour y déposer la Tora. Voici le texte du livre de l'Exode 25 :

10. « Ils font une boîte de bois d'acacia, sa longueur est de deux coudées et demie... »
12. « Tu fonds pour elle quatre anneaux d'or, et tu les mets à ses quatre coins, deux anneaux d'un côté et deux anneaux de l'autre côté. **13.** « Tu fais des barres de bois d'acacia, et tu les couvres d'or. **14.** « Tu passes les barres dans les anneaux sur les côtés de l'arche, pour qu'elles servent à porter l'arche ; **15.** les barres restent dans les anneaux de l'arche, et n'en sont point retirées. »

Première chose, il faut que la boîte soit transportable. Le Dieu d'Israël est un Dieu qui a la bougeotte ! Comme le dit son nom, « Il est là », il est présent auprès des hommes, donc il doit les accompagner, bouger lui aussi. C'est déjà là une petite pique lancée aux accros de l'immutabilité du Temple et de ses pompes, de ses sacrifices et de son clergé. ¹¹

16. « Tu mets dans la boîte le témoignage (la Tora), que je te donne. » **17.** « Tu fais un couvercle d'or pur, sa longueur est de deux coudées et demie, et sa largeur d'une coudée et demie. » **18.** « Tu fais deux chérubins d'or, tu les fais d'or battu, aux deux extrémités du couvercle. » **19.** « Fais un chérubin à l'une des extrémités et un chérubin à l'autre extrémité. Vous faites les chérubins sortant du couvercle à ses deux extrémités. » **20.** « Les chérubins étendent

les ailes par-dessus, couvrant de leurs ailes le couvercle, et se faisant face l'un à l'autre; les chérubins ont la face tournée vers le couvercle. » 21. « Tu mets le couvercle sur l'arche, et tu mets dans l'arche le témoignage, que je te donne. »

Nous avançons un peu dans les techniques de menuiserie de l'époque, en voyant la fabrication du couvercle. Mais d'un couvercle (que l'on n'est pas forcés d'appeler propitiatoire si l'on veut être compris !) particulier en ce qu'il va être recouvert par deux Chérubins, étymologiquement Ceux qui s'avancent. Ces deux Chérubins, semblables à ce que nous pouvons nommer des angelots, se font face au-dessus du couvercle qui contient la Tora de « Il est là ».

Pourquoi faire ?

22. « C'est là que je me rencontre avec toi ; du haut du couvercle, entre les deux chérubins placés sur l'arche du témoignage, je te donne tous mes ordres pour les enfants d'Israël. »

Eh bien, ces deux Chérubins qui se font face sur le couvercle de la boîte qui contient la Tora de « Il est là », ce sont bien sûr la figure de deux Juifs qui discutent de la Tora entre eux. Qui cherchent ensemble à en comprendre le sens.

Il s'agit de la même image lorsque Jésus de Nazareth dira à ses disciples, « *Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux !* » L'Exode nous dit donc que le Dieu d'Israël est un Dieu qui bouge, oui, mais que c'est aussi un Dieu qui est présent entre deux frères qui cherchent ensemble le sens de la Tora, qui en discutent ensemble.

Formidable ! Mais nous allons voir que le récit du Jardin va nous emmener encore plus loin...

Pourquoi donc avoir déplacé les Chérubins du couvercle de l'Arche de la Tora, à l'entrée du Jardin d'Éden ?

Eh bien le texte même nous dit que : « *C'est pour garder le chemin de l'Arbre des Vies !* » Non pas, comme on le lit trop, pour en empêcher l'accès, mais pour éviter que ce Chemin vers l'Arbre des Vies ne se perde, pour garder la possibilité de retrouver cet Arbre merveilleux qui peut nous aider à vivre. Celui de la Tora, l'Arbre des Vies. Pour que le Terreux et la Femme qui vont en sortir puissent y revenir depuis le monde réel qu'ils vont désormais habiter.

Et le dialogue entre les deux Chérubins, au départ sur le couvercle de l'Arche (ou Boîte) où se trouvait la Tora, qui était la présence-même de Dieu va se trouver déplacé... dans un autre dialogue qui ne peut-être que celui que les deux compères, la Femme et le Terreux, vont entretenir dans leur traversée du monde ! N'est-ce pas fantastique ?

Ce que nous avons découvert d'essentiel dans ce texte

- Manger de l'Arbre des Vies en le prenant pour l'Arbre de la Connaissance du Bon et du Mauvais, c'est prendre la Tora de Dieu pour quelque chose qui donne des recettes à appliquer pour vivre vraiment. C'est à dire confier aux clercs (l'Imam, le Rabbín ou le Prêtre...) ou à l'Écriture le soin exclusif de trouver, et de nous dire ce qui est Bon au Mauvais pour nous. Danger ! Le Bon et



le Mauvais pour nous, nous devons les distinguer par notre expérience de vivants. Par nos tentatives, nos essais et nos erreurs, nos relèvements, nos naissances. L'essai qu'ils vont faire de l'Arbre n'a rien à voir avec le péché. Il s'agit de « voir » si les recettes du religieux fonctionnent. Comme cela ne fonctionne pas, ils se rendent compte qu'il va leur falloir conduire leur propre recherche de ce Bon et de ce Mauvais. Cela s'appelle vivre.

Aussi vont-ils se ceindre, c'est à dire se préparer à quitter le Jardin. Avant que « Il est là » - Dieu ne soit déjà intervenu.

- « Il est là » - Dieu va ensuite maudire le Serpent et la démarche magique qu'il incarne. C'est de la poussière, de la mort, dont cette démarche se nourrit. Une manière de caractériser cette démarche comme une démarche de mort. Condamnation sans appel du Dieu de la Bible à propos des pratiques divinatoires.

« Il est là » - Dieu va ensuite dresser à la femme, puis au Terreux le tableau de ce que va être leur vie à l'extérieur. Souffrances des accouchements pour la femme féconde, et soumission à son homme. Difficultés de l'agriculture pour le Terreux, et mort à la fin de sa course sur terre, ce qui était prévisible dès sa création ; comment voulez-vous être indestructible en étant bâti avec de la poussière ?

- Devant le dessin de ces vies qui s'ouvrent à eux, cri du Terreux à la Femme : Tu es la mère des Vivants ! C'est à dire, « Ça va être coton, mais on y va ! Banco ! »

- Dieu va donc les vêtir de cuir avant leur départ ; ne faites pas trop attention aux règles de pureté. « *Moi-même, "Il est là" - Dieu je m'en bats l'œil !* » semble-t-il dire aux lecteurs. Et il les envoie du Jardin dont il assure que le chemin qui y conduit ne sera pas perdu, en plaçant les deux Chérubins à l'entrée. Ainsi le Terreux et la Femme pourront-ils y revenir, retrouver l'Arbre de la Tora en ne le voyant plus, cette fois-ci, pour celui qui leur éviterait d'avoir à trouver les réponses qu'ils ont à chercher sur la manière de vivre qui leur serait bonne.

- Cet avertissement sur les dangers du religieux pris comme le guide détaillé vers la vie heureuse nous est destiné. Les recettes d'une vie heureuse, c'est aux vivants de les trouver par eux-mêmes, et pour eux-mêmes. La Tora de « Il est là » n'existe pas pour nous dire comment vivre, mais pour nous aider à repérer dans les récits d'autres croyants ce que nous pourrions ne pas apercevoir dans nos vies. Ce qu'il ne faudrait surtout pas manquer !

Le récit d'une autre sortie du Jardin ; la Parole des deux Fils

Tout est bien dans le Jardin du Père, mais...

« *Un homme a deux fils.* » 12. « *Le plus jeune d'entre eux dit au père : - Père, donne-moi la part d'être qui me revient.* » *Alors précisément, le père leur répartit la vie à vivre.* »

Le texte ne signale aucune marque de conflit. Le jeune fils ne demande pas de l'argent, mais l'Être qui lui revient. Ce que le Père, figure de



soysuwan123 © 123RF.com

Dieu ici, ne peut pas lui donner. L'être du fils est à bâtir par le fils. On peut dire que le Père n'est pas l'Arbre de la connaissance. La seule chose que le Père peut leur donner, car il donne à tous les deux, c'est la vie à vivre, la vie qui est proposée à tout homme de ce monde. Et pour la vivre, il va falloir sortir !

Premier départ du fils

13. « *Et, après peu de jours, le plus jeune fils, ayant tout rassemblé, quitte son pays pour une contrée lointaine, où il dissipe son bien en vivant sa vie sans la ménager.* »

Seul le plus jeune des fils décide de partir, de quitter le Jardin du Père dirions-nous.

Pourquoi sent-il qu'il faut qu'il parte ? Le texte ne nous le dira qu'à la fin de la parabole. Patience...

Il va partir loin ; ce qui ne signifie pas de nombreux kilomètres, mais loin, dans un monde différent de celui du Jardin du Père. Il va vivre autrement, d'une manière qui lui correspondra.

Et que va-t-il faire, il va dissiper son bien. Ce qu'il a reçu, et ce qu'il a reçu, il doit l'avoir reçu du Père car rien n'évoque un autre don que celui qui vient de lui être fait. Et ce bien qu'il va dissiper, il va le dissiper de tous côtés, c'est à dire auprès de tous ceux qu'il va rencontrer, sans ménager ce bien-là, ces ressources-là. Le mot grec *asôtos* signifie sans ménager. Il ne va donc pas vivre follement, bêtement, ou faire des folies de son corps comme le croira son frère, mais il va donner, distribuer à tous ce qu'il a compris, reçu, de manière totalement prolix. Sans ménager ses dons.

Les lecteurs malicieux commencent à voir que l'histoire parle du Maître de Nazareth : ce fils qui donne à tous sans ménager ses dons, c'est lui. Patience, les choses vont trouver confirmation au fil de la parabole...

La famine et l'envoi auprès des cochons

14. « *Alors, ayant tout dépensé, voici une grande famine dans cette contrée-là bas, et il commence à se trouver dans le manque du nécessaire.* » **15.** « *Continuant le voyage commencé il s'attache au service d'un homme de cette contrée-là, et celui-ci l'envoie dans ses champs nourrir les cochons.* »



godongphoto © 123RF.com

Ayant tout donné, dirions-nous, il a faim. La famine est semblable à celle qu'Abram connaît quand il se met à traverser le pays vers lequel « Il est là » l'envoie (Gn 12, 10). Le fils, lui aussi va traverser cette famine. Jésus ne va pas pouvoir se nourrir de ce qui satisfaisait les religieux juifs de son temps. Il va se comporter en Maître marginal qui se tourne vers les exclus, ceux qui n'ont pas d'honorabilité, ceux que les gens qui se pensent biens sous tous rapports vont appeler les impurs, les pécheurs, les païens ou encore... les porcs !¹² Nous y voici !

La nourriture de vie qu'il apporte, il va la destiner à ceux auxquels les maîtres juifs

de son temps ne s'intéressaient pas : les femmes, les gens qui ne pratiquent pas tous les commandements ou les règles de pureté, les collabos, ceux qui n'étaient pas propres sur eux aux yeux des purs... Si cela ce n'est pas une sortie du Jardin, que vous faut-il ?

Difficulté de se nourrir au milieu des cochons et grandes interrogations

16. « Et il désire, de toute l'ardeur de son âme, être nourri des caroubes sèches que mangent les cochons, mais aucun des cochons ne lui en donne. » **17.** « S'avancant alors en lui-même, il dit : - Comme ils sont nombreux les ouvriers de mon père qui disposent de pains en abondance, et moi, ici, j'en viens à mourir de faim ! » **18.** « Une fois levé, je vais aller chez mon père, et je vais lui dire : - Père, je suis dans l'erreur pour le ciel et face à toi. » **19.** « Je ne mérite plus d'être appelé ton fils ; fais-moi comme l'un de tes salariés. »

Sorti du cadre du judaïsme orthodoxe, le fils - Jésus, a besoin aussi d'une nourriture que les cochons ne peuvent lui procurer. Ce maître nourri dans les écoles pharisiennes de la Galilée des années 20 peut donner et donner encore autour de lui, mais il a besoin de se nourrir, lui, auprès des juifs pieux de son temps.

De plus, enseignant hors des sentiers battus du judaïsme de l'époque, il a dû se demander à maintes reprises si, lui, ne se trompait pas. Si la voie qu'il ouvrait était la bonne. Il n'est pas possible qu'il ne se soit pas posé la question ! Quand vous êtes seul contre tous les autres... ou presque, à contester le judaïsme en place. D'où le retour en lui-même du fils se demandant s'il ne s'était

pas trompé. Et puis, la tentation de se dire parfois que les prêtres du Temple sont quand même à l'abri du besoin. « *Dire que j'avais une voie toute tracée, tranquille, et que j'ai choisi d'en sortir... !* » C'est Jésus lui-même qui s'exprime et nous fait voir sa vie par cette parabole. Immense Merci à lui !

Le retour chez le Père

20. « *Et s'étant levé, il s'avance et va vers son père. Alors, celui-ci étant toujours au loin, son père le voit et il est pris aux entrailles, et en courant, il se jette à son cou et l'embrasse tendrement.* »

21. « *Le fils lui dit : - Père, je suis dans l'erreur pour le ciel et face à toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils...* »

Le jeune fils va donc chercher à retrouver le Père et lui faire part de ses doutes, de ses questions sur la justesse de ses choix. Quoi de plus proche des questions que Jésus a dû se poser en voyant la plupart des juifs dits pieux se détourner de son enseignement ! Voire se mettre à décider de le supprimer...

La réaction du Père

22. « *Alors précisément, le père dit à ses serviteurs : - Sortez tout de suite la première tunique, et revêtez-le ; donnez-lui un anneau pour sa main, des sandales pour ses pieds.* »

23. « *Amenez le veau gras, et tuez ! Et puissions-nous manger et en être réjouis de ce que celui-ci, mon fils, était mort et il revient à la vie, perdu, et maintenant il s'est trouvé. Et ils commencent à se réjouir.* »

Curieusement, il ne dialogue pas avec le fils revenu. Il lui montre sa tendresse intacte pour lui, et il s'adresse à ses serviteurs. Il demande à ceux-ci :

- De le vêtir de la première tunique. C'est à dire de le préparer pour reprendre sa route (vers les cochons, bien sûr !). La première ? Mais parce qu'il y en a aussi une seconde, pour le fils aîné, celui qui n'est pas encore sorti, qui est toujours dans le Jardin du Père, qui n'est pas encore né à lui-même et que le Père appelle à la fin de la parabole, « Mon enfant », pas encore fils !
- De lui donner un Anneau, c'est à dire un sceau. Oui, ce qu'a fait le fils auprès des impurs, des cochons, parle du Père de manière juste. Comme le disent plusieurs voix venant du ciel dans l'Évangile « *C'est lui qui est mon fils bien-aimé.* » Je le confirme comme parlant justement de moi, assure le Père.
- De lui donner aussi des sandales ; comment dire mieux qu'il va avoir à repartir ? Que le but de la vie n'est pas de rester indéfiniment près du Père...
- De faire la fête en tuant le veau gras ; et chez les Hébreux, on fait la fête (même racine que se ceindre, Khag - Khagag) non quand on se retrouve, mais quand on va partir. D'où le festin, la voix des chœurs...



Ce Jardin dont il ne fallait pas perdre le chemin d'accès, c'est le Jardin du Père, ici. Le fils y est revenu, il en a retrouvé l'accès... mais cela va être pour mieux en repartir.

Comment le texte nous assure-t-il de notre lecture ? Eh bien par les propres paroles du Père, telles qu'elles ressortent de la transcription littérale du grec ; « *Mon fils est revenu à la vie... Il s'est trouvé !* » Malgré toutes les difficultés de son entreprise, Jésus n'est-il pas, par excellence, l'être humain qui s'est trouvé ? Pleinement !

Et l'aîné ?

25. « *Or, son fils, le vieux était au champ. S'étant avancé et approché de la maison, il entend l'accord des voix et les danses.* »
26. « *Et ayant appelé l'un des enfants, il s'attache à lui demander ce que veut bien être cela.* » **27.** « *Il lui dit alors : - Ton frère est là, et ton père tue le veau gras, parce qu'il l'a lâché en bonne santé.* »

Notons la parole de l'enfant : « *Ton père l'a lâché en bonne santé.* » Il ne retrouve pas le fils parti en bonne santé ; il l'a lâché¹³ en bonne santé, quand il est parti, quand il a quitté le Jardin du Père. Comment confirmer mieux la justesse, aux yeux du Père, des choix du fils. Aux yeux de Dieu, des choix faits par Jésus !

L'aîné va donc refuser de se joindre à la fête, et il va protester sur la pertinence des choix du Père :

28. « *Alors, pris de colère, il ne consent même pas à entrer. Son père étant sorti, commence à l'appeler.* » **29.** « *Alors celui-ci,*

en répondant, dit à son père : - Vois ! Depuis toutes ces années, je te sers comme un esclave, et je ne transgresse un commandement, et jamais tu ne me donnes une chèvre pour dîner avec mes amis. » **30.** « *Alors que pour ton fils, pour celui qui engloutit tout avec des putains, et qui est parti, tu tues le veau gras !* »

Il n'a jamais rien transgressé, peut-être bien, mais il n'est jamais sorti du Jardin du Père, celui-là ! Il ne s'est même pas rendu compte qu'il avait lui aussi, reçu ce que le Père (des dieux) avait à leur donner à tous deux : la possibilité de vivre.

Il invente ce qu'a fait son frère dans un pays lointain, et que par conséquent il suppose sans connaître : dépenser sa fortune avec des putains. Putasser est toujours dans la Bible, se tourner vers l'idolâtrie. Ce dont on a accusé Jésus de Nazareth à volonté (comme nous le verrons plus tard dans le récit de la femme adultère... Patience), vous pensez, un Maître du judaïsme qui s'entoure de femmes, qui sympathise avec les impurs et les malhonnêtes, etc. ça ne peut pas être conforme au dessein du Dieu d'Israël !... Ou alors...

Les richesses inépuisables du Père

Il lui dit alors : - **31.** « *Toi, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi.* » **32.** « *Alors, précisément, il faut être réjoui et être dans la joie, puisque ton frère, lui qui était mort, il est revenu à la vie, perdu, il s'est trouvé !* » Comme si les richesses du Père pouvaient s'épuiser... Ces richesses qui ont été reçues, elles aussi, par l'aîné sans qu'il s'en soit aperçu. Mais parviendra-t-il à sortir lui

aussi du Jardin, à naître à lui-même pour de bon ? L'histoire reste ouverte... comme elle le reste pour chacun de nous. La vie qui nous est offerte est une possibilité de naître. Et l'on ne naît pas seulement lorsque l'on sort de notre mère, dites ? Mais chaque fois que l'on sort de ce qui nous a fait grandir, qui nous a corseté, mais qu'il faut dépasser pour *se trouver*, non ? **André Scheer, bibliste et exégète laïc**

1. En hébreu, la langue du texte ici retranscrit, il n'y a ni présent, passé ou futur. Simplement un mode accompli (action complète) et un mode inaccompli (action en cours, inachevée). Nous devrions donc mettre toujours tous les verbes au présent. Je n'ai utilisé des passés simples que pour faciliter votre lecture du récit.

2. Même si bien des traductions courantes (dont la traduction liturgique récente) n'ont pu s'empêcher de corriger le texte, qu'elles n'ont pas dû comprendre, en : «*Au milieu des arbres du Jardin.*»

3. L'hébreu biblique ne compte qu'entre 4 et 5 000 mots, dont aucun mot abstrait. Ses locuteurs n'avaient donc pas d'autre moyen d'analyser et de formuler leurs découvertes de l'existence des hommes, et celle de Dieu, qu'en employant des histoires. C'est la méthode utilisée par des générations de gens du peuple à travers les comptes populaires. Comment parler de l'éveil à la vie qu'est l'amour de façon plus économe en mots abstraits qu'en décrivant le réveil de la Belle au Bois Dormant dans son cercueil de verre, au baiser du Prince ?

4. On rappelle que se ceindre, mettre sa ceinture, c'est toujours se préparer à partir ou à repartir. Voir les Hébreux lors de la Pâque (les reins ceints et le bâton à la main), le retour du fils prodigue, etc.

5. Dans la Bible, la poussière est l'image de ce qui vole, de ce qui n'a pas de consistance. D'où l'idolâtrie qui est représentée par cette poussière. Ce qui ne tient pas face au réel. La poussière est donc une image d'une démarche qui conduit à la

mort. D'où l'affirmation que le Serpent, figure de la magie ou de la divination, est présenté comme se nourrissant de poussière, cette démarche de mort. Pour les Sémites de l'époque, ce langage est celui de tous les jours.

6. On remarque que personne n'évoque la naissance des filles, ce qui est significatif dans la plupart des pays du Moyen-Orient... Lorsqu'en 1976, en Algérie, je demandais à quelqu'un combien il avait d'enfants et qu'il me répondait 6 par exemple, il ne s'agissait toujours que des seuls garçons...

7. L'hébreu n'a pas de mot spécifique pour dire mari. Un seul mot signifie à la fois Maître et Mari. Je le dis parfois à mon épouse, mais je n'ose vous dire ce qu'elle me répond alors...

8. L'Akkadien est une langue sémitique comme l'hébreu dont elle doit même être mère, au moins en grande partie. Elle est à l'origine de l'Araméen dont l'hébreu est une variante occidentale. L'Araméen a été la grande langue diplomatique de l'Orient ancien jusqu'à Alexandre (vers 330) où le grec l'a détrôné. Les extraits de correspondances en araméen entre l'Assyrie, l'Égypte, et tous les autres pays de cette grande région sont innombrables.

9. On remarquera que pour ces dieux de l'orient qui ne sont pas « Il est là », le mot est écrit sans aucune majuscule.

10. Au sens étymologique, l'auto-nomie, c'est la capacité à définir soi-même sa propre loi.

11. La mise en forme des textes du Pentateuque dont nous disposons aujourd'hui est bien postérieure à la période du 1^{er} Temple de Jérusalem, détruit par les Babyloniens en - 587.

12. Pécheurs (c'est à dire qui ne respecte pas les commandements de la Tora ou des Règles de pureté des diverses sectes), païens, impurs, ou porcs... sont des termes équivalents pour le judaïsme orthodoxe du 1^{er} siècle. Ils désignent avant tout des fils d'Israël. Après 70 les Païens désigneront les gens de l'Empire non juifs.

13. Le grec *apolambanô* veut dire lâcher, renoncer à prendre et ne peut absolument pas dire retrouver ou accueillir. *Apo* signifie l'éloignement.



Un outil d'information
indispensable pour une véritable
résistance spirituelle

62€*

au lieu de 96 €
soit 34 euros d'économie
*prix découverte

BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnez-vous ! et découvrez une information libre et différente

Chaque semaine, Golias Hebdo, l'hebdo chrétien d'actualité qui ne mâche pas ses mots !

Golias Hebdo propose chaque semaine un travail d'information et d'analyse critique de l'actualité religieuse au carrefour des questions de société et de la géopolitique internationale.

Golias Hebdo se situe aussi au cœur des débats intellectuels sur le christianisme et la modernité.

Golias Hebdo répond ainsi à une attente importante : celle d'aller de l'avant sur ce chemin exigeant mais passionnant d'un christianisme authentique et inventif, à la lumière de la grande tradition évangélique et ecclésiale inscrite dans l'histoire des hommes et des femmes de notre temps.

Veuillez retourner ce bon de commande en cochant les cases correspondantes et en joignant votre règlement à l'ordre de Golias - BP 3045 - 69605 Villeurbanne cedex. Pour la Belgique virement à l'ordre de Golias sarl, compte n° 435-3400801-61

- Je désire m'abonner à Golias Hebdo (48 n°/an) au prix de 62 euros
 Je désire m'abonner à Golias Hebdo pour six mois (24 n° /an) au prix de 28 euros
 Je désire faire découvrir Golias Hebdo à un(e) ami(e), à un parent pour 2 mois (8 n°) au prix de 12 euros
 Règlement par chèque Règlement par carte bancaire (CB, VISA, ou MASTERCARD)
 Montant à débiter € Date d'expiration :

Nom du titulaire :

Numéro :

Veuillez noter les 3 derniers chiffres
figurant au dos de votre carte

Date et signature :

Nom:

Prénom :

Adresse :

.....

.....

Code Postal

Ville

Pays

Et bien sûr vous pouvez vous abonner à la formule téléchargeable sur notre site web :

<http://www.golias-editions.fr>